

CHATOU CROISSY-SUR-SEINE

VILLÉGIATURES EN BORDURE DE SEINE
YVELINES



IMAGES
DU PATRIMOINE



CHATOU



CROISSY-SUR-SEINE

CHATOU
CROISSY-SUR-SEINE
VILLÉGIATURES EN BORDURE DE SEINE
YVELINES

Textes

Laurent Robert

Photographies

Jean-Bernard Vialles



Cet ouvrage a été réalisé par
le Service régional de l'Inventaire général
des Monuments et des Richesses artistiques de la France
Direction régionale des affaires culturelles d'Ile-de-France
sous la direction de Dominique Hervier,
Conservateur général du Patrimoine, Conservateur régional

**Il a pu être édité dans le cadre d'une convention Etat-Conseil général des Yvelines
et avec le soutien des communes de Chatou et de Croissy-sur-Seine**

Coordination éditoriale
Isabelle Balsamo, Conservateur en chef du Patrimoine

Relecture
Bureau de la méthodologie de la Sous-Direction de l'Inventaire général
Nicole Blondel, Monique Chatenet, Joël Perrin, Bernard Toulhier

Maquette : Pascal Pissot.

Typographie, Photogravure, Façonnage, Impression : Lettering - Paris

Enquêtes d'inventaire topographique : Sophie Cueille.

Nous remercions particulièrement :

les Archives départementales, Mlle Baron, Conservateur général du Patrimoine, Mlle Blampin,
archiviste municipale de Chatou, M.B. Pons, Mlle Lecoq, CNRS, ainsi que les habitants des communes,
Mesdames et Messieurs les élus et les desservants des paroisses qui nous ont accueillis.

L'ensemble de la documentation établie est consultable :
à Paris

Direction régionale des affaires culturelles
Service régional de l'Inventaire général
Grand Palais, porte C
avenue Franklin Roosevelt
75008 Paris - Tél. 42.99.44.30

INVENTAIRE GENERAL
DES MONUMENTS ET DES RICHESSES ARTISTIQUES
DE LA FRANCE

Région Ile-de-France. Chatou et Croissy : villégiatures
en bordure de Seine, Yvelines, sous la direction de Dominique Hervier ;
Laurent Robert ; photographies : Jean-Bernard Vialles.
Paris : APPIF, 1993 - 44 p. : 111 en coul. ; 30 cm.
(Images du Patrimoine, (ISSN 0299-1020) ; n° 128)
ISBN 2-905913-07-X

© Inventaire général, SPADEM
Sauf B.N., département des Estampes Topo Va p. 4-11-14-15
Archives communales de Chatou p. 9-12
Bibliothèque des Arts décoratifs, Paris p. 34
Edité par l'Association pour le développement de l'Inventaire général
de l'Ile-de-France et le Conseil général des Yvelines
Dépôt légal : 3^e trimestre 1993. ISBN 2-905913-07-X

Couverture : Vue des Quais de Chatou et Croissy-sur-Seine.



Vue aérienne de l'entrée de Chatou. Au premier plan, le pont routier, construit en 1966, qui traverse la Seine dans le prolongement de l'ancienne "route de Saint-Germain", actuelle avenue du maréchal Foch.

Les deux communes de Chatou et Croissy sont situées le long de la rive droite de la Seine, à l'intérieur de la boucle formée par le troisième méandre du fleuve, en aval de Paris. Leurs frontières englobent la partie Ouest de l'île de Chatou et l'île du Chiard (Chatou), ainsi que la zone Sud de l'île de la Chaussée (Croissy).

Le sous-sol de ces communes est celui du bassin parisien : fond de craie tendre recouvert successivement d'une

couche de sable, d'argile grasse et épaisse puis d'une strate moderne de terres végétales. Les alluvions récentes se trouvent surtout sur les bords du fleuve, et forment un limon brunâtre et épais qui recouvre notamment la plaine de Croissy.

Il semble que des peuples antérieurs aux Celtes se soient installés sur les rives du fleuve. Les Gaulois seraient à l'origine de la création d'une voie qui venait de Saint-Denis et

qui traversait la Seine à la hauteur du Pecq, voie qui fut utilisée également par les Romains. Selon Adrien de Valois, le nom de Croissy signifierait le "domaine de Croicus ou de Chrocus", et pour Paul Bisson de Barthélémy, il est possible que le pays ait appartenu à Cathus et continué à porter son nom sous différentes formes, Catullaco, Catollaco, Captu-nacum... Chatou.

d'imposition et de haute et basse justice. Croissy possède encore aujourd'hui les vestiges d'un gibet, avenue des Tilleuls.

En 1374, l'abbé de Saint-Denis cède la seigneurie de Chatou à Gilles Malet, valet de Chambre puis conseiller du roi, qui fut chargé par Charles V de la garde de la Librairie royale installée au Louvre.



Vue aérienne de Croissy. Le clocher de l'église Saint-Léonard, dont la flèche apparaît derrière les arbres, est le repère urbain par excellence de la commune.

Grâce au commerce fluvial, l'époque romaine est une période de prospérité durant laquelle les domaines se transmettent dans les grandes familles. Comme à Rueil et au Pecq, ces propriétés, devenues sièges de villas mérovingiennes, furent pillées lors des invasions normandes durant la première moitié du IX^e siècle. En 856, les Normands refoulés par les armées de Charles le Chauve débarquèrent à Mauport, sur la rive de Croissy, et dévastèrent le pays ; une croix, aujourd'hui disparue, élevée sur le charnier, commémorant le massacre de la population, est peut-être à l'origine du nom de la commune.

Durant le Moyen Âge, l'abbaye de Saint-Denis partage la possession du pays avec l'abbaye des sœurs de la Malnoüe pour Chatou, et l'abbaye des Vaux-de-Cernay pour Croissy. Les sœurs de la Malnoüe occupent une place importante dans la vie économique de cette boucle de la Seine, car dès 1246 elles possèdent, en plus de leurs possessions riveraines, tous les droits sur la grande île de Chatou ce qui leur donne le contrôle et l'exploitation du franchissement du fleuve. Les bacs permettaient alors de relier directement la rive droite à Nanterre et Rueil, tandis que, de l'autre côté de la boucle existaient les bacs d'Aubec et de la Borde. Ce débouché important pour Croissy et Chatou, dont le vignoble prospérait, fut à l'origine de nombreux conflits entre l'abbaye et ses voisins.

A la fin du XIII^e siècle les seigneurs laïques de Chatou et de Croissy ne sont plus les simples gardiens des propriétés des abbayes, mais exercent désormais pleinement leurs droits



Dessin de la fin du XIX^e siècle, représentant à gauche l'ancienne mairie-école construite en 1838-1839, puis transformée en presbytère en 1880 et démolie vers 1976. A droite la façade XVII^e siècle de l'église.

A la fin de la guerre de Cent Ans, la région est complètement dévastée, au point qu'on ne compte plus que trente habitants à Chatou et seulement deux à Croissy, en 1470. En 1577, le seigneur de Chatou, Thomas le Pileur achète aux religieuses de la Malnoüe leurs droits sur le port et le bac ainsi que tous les biens qu'elles possèdent à Chatou. Cette acquisition va se révéler d'importance, car Chatou est située sur la route la plus directe qui relie Paris au Château neuf de Saint-Germain-en-Laye achevé en 1599 ; de plus la forêt du Vésinet devient domaine royal, achetée en 1609 par Henri IV à Albert de Gondi. C'est pour faciliter le trajet entre Paris et les résidences royales que la fille de Thomas le Pileur, et ses fils reçoivent l'autorisation en 1625 de construire et d'exploiter un pont de bois en lieu et place de l'ancien bac.

La seigneurie de Croissy est de 1582 à 1644 la propriété de Jean Robineau puis de son fils Jacques, tous deux gentilhommes huguenots. Après avoir vendu les deux tiers de son domaine à Louis XIII, qui veut agrandir les chasses de Saint-Germain-en-Laye, Jacques Robineau se voit contraint de céder sa seigneurie à l'un des principaux serviteurs de la reine Anne d'Autriche, François Patrocles, son écuyer ordinaire.

En 1638, Anne d'Autriche venue en pèlerinage dans l'église Saint-Martin-Saint-Léonard, avant la naissance du futur Louis XIV, afin d'invoquer Saint-Léonard, le saint de la délivrance, participe activement à la restauration de l'édifice alors délaissé.

François Patrocles contribue lui aussi à l'embellissement de l'église de sa toute récente propriété, qu'il dote d'une nouvelle cloche fondue à ses armes et d'une litre funéraire



Dalle funéraire de François-Louis de Patrocles, fils du seigneur de Croissy, décédé en 1651. Cette dalle fut trouvée en 1886, lors des fouilles effectuées dans le chœur de l'église Saint-Martin-Saint-Léonard, où elle est toujours conservée.



L'ancien baillage de Chatou est aujourd'hui une grande demeure, pleine de charme, dont les jardins descendent en terrasse jusqu'à la Seine. Au XVII^e siècle, ce fut la résidence d'Oudart de Sabinet, gentilhomme de la garde du roi.

aux armes de son père. Patrocles entreprend également des travaux dans son château et dès 1645, fait entourer tout le territoire de sa seigneurie d'un fossé et d'une haie pour lutter contre les ravages causés par les garennes royales. Deux gravures réalisées par Israël Silvestre (1621-1691), représentant le château et l'église Saint-Léonard, témoignent aujourd'hui de l'œuvre de François Patrocles à Croissy.

A partir de 1671, il faut noter une modification du lit fluvial dû à la construction de la machine de Marly, dont l'alimentation provient de l'aspiration des eaux de la Seine au niveau de Bougival. Cette modification de l'équilibre hydrologique conduit les habitants de Chatou à souder de petites îles et à élargir à bras d'hommes le lit du fleuve afin de créer une nouvelle voie navigable.

A la fin du XVII^e siècle, Chatou et Croissy deviennent des lieux de villégiature appréciés par l'aristocratie et la haute bourgeoisie. A Chatou de vastes demeures entourées de grands parcs s'établissent de part et d'autre de la route de Saint-Germain-en-Laye ; à Croissy plusieurs grandes propriétés apparaissent sur les bords de la Seine.



L'ancien gibet de Croissy, avenue des Tilleuls, conserve encore six socles percés, destinés à recevoir les potences ou les fourches patibulaires. La grille et la croix datent du XIX^e siècle.

Le 19 décembre 1750, Pierre-Jean Mariette (1694-1774), héritier d'une famille d'imprimeurs et de marchands d'estampes renommée, achète à Croissy une maison qu'il nomme le "colifichet". Graveur lui-même, il fut durant la première moitié du XVIII^e siècle le plus grand collectionneur et érudit de son temps. Ses notes de travail manuscrites conservées au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale sont encore aujourd'hui une source fondamentale pour les historiens de l'art.

Au XVIII^e siècle, le tiers des terres de Chatou est occupé par des vignobles qui donnent un vin léger, difficile à conserver. La production est toujours aléatoire tant en qualité qu'en quantité car la vigne y est à la limite de sa zone septentrionale de culture, rendant la condition des vignerons précaire. Aussi la vigne est-elle toujours associée à d'autres productions, mais le sol est peu propice aux grandes cultures céréalières.

C'est durant la période comprise entre 1780 et 1820 que l'on

voit s'orienter définitivement Chatou et surtout Croissy vers une production maraîchère, qui profite de la proximité de la capitale, avide d'approvisionnement. C'est ainsi que l'on remarque à Croissy l'instauration d'un habitat maraîcher en même temps qu'une extension des cultures à l'ouest de la commune au lieu dit des Gabillons. Cet habitat caractéristique, en alignement sur la rue, est constitué d'un logis, à une ou deux travées, d'un étage avec comble, généralement sans accès direct sur la voie publique, et d'une annexe percée d'une porte cochère qui conduit à une cour souvent pourvue d'un puits. Il existe encore aujourd'hui quelques exemples de ces constructions concentrées le long de la rue des Gabillons. Désormais Croissy connaît une réputation régionale voire nationale, grâce à la production intensive de ses spécialités : la laitue dite "blonde paresseuse", le navet et surtout la carotte.

Le 26 août 1837, est inaugurée la ligne de chemin de fer Paris-Saint-Lazare-Le Pecq. Cette date est décisive dans l'histoire des communes, tout autant que le fut la création d'un pont se substituant aux bacs. En effet avec

l'arrivée du train, c'est une nouvelle échelle territoriale qui s'établit dans l'ouest parisien. Chatou bénéficiant dès l'origine d'une station, la ville connaît immédiatement un essor qui engendre l'extension de l'agglomération au sud-ouest de son territoire, de part et d'autre de la voie ferrée. Grâce à ce nouveau moyen de transport, les Parisiens découvrent la Seine, ce qui fait beaucoup pour la vogue des plaisirs du canotage.



Maison de maraîcher, située rue des Gabillons à Croissy.



Grâce à une restauration terminée en 1988, le restaurant Fournaise, sur l'île de Chatou, a retrouvé l'éclat qu'il possédait à l'époque des Impressionnistes : la façade, décorée des peintures de Maurice Réalier-Dumas, accueille, à nouveau, une copie de la "baigneuse" du sculpteur Falconnet ; au-dessus de la Seine, un magnifique balcon reçoit les convives du premier étage.

C'est au milieu du XVIII^e siècle à l'arrivée de Paul Gauthier de Beauvais, nouveau seigneur des lieux, que Croissy prend une physionomie nouvelle avec le recul des landes de bruyères et des friches et le développement de la culture maraîchère.

Durant la période qui précède la Révolution française, deux personnages imposent leur marque. Il s'agit de Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin, contrôleur général des finances qui achète les seigneuries de Chatou et de Montesson en 1762, et de Jean Chanorier, gentilhomme bourguignon qui acquiert la seigneurie de Croissy en 1779. Tous deux s'étaient liés d'amitié à Lyon, lorsque Bertin y exerçait les fonctions d'intendant de la Généralité de Lyon en 1754. En 1780 et 1781, ils font établir les plans terriers de leurs seigneuries respectives et ensemble ils modifient la culture de la pomme de terre dans la région. Chanorier notamment contribue à propager une espèce que lui avait donné Benjamin Franklin et qui fut nommée la "Chanorière", tandis que le seigneur de Croissy introduit et acclimaté une race de moutons mérinos après avoir tenté la culture du vers à soie.

La proximité de la capitale a pour effet de répercuter rapidement les troubles révolutionnaires dans le pays, mais elle permet également à de nombreux suspects d'y trouver refuge. Ce fut le cas de Rose-Marie-Joséphine de Beauharnais qui séjourne notamment de 1793 à 1796 au 6 bis, Grande-Rue à Croissy.



L'ancienne poste de Croissy, boulevard Hostachy, est l'œuvre de l'architecte communal Henri Lebœuf. Construite en 1899, elle possède en façade, sous le toit, des métopes peintes représentant des timbres postaux.

De Turner à Monet, de Théodore Rousseau à Pierre Prins, les rives de Chatou et de Croissy offrent aux peintres des paysages où ils puisent leur inspiration. Mais c'est avec la période de l'Impressionnisme que la Seine des rives de Chatou et de Croissy devient un des sujets majeurs de la peinture. Des lieux de villégiature - guinguettes et restaurants - deviennent célèbres ; la Grenouillère à Croissy, le restaurant Fournaise sur l'île de Chatou. Renoir peint à Chatou depuis 1868 ; sa production durant les années 1870-80 est illustrée par des paysages *les Canotiers à Chatou*, 1879 et des scènes de genre *le Déjeuner des canotiers*, 1881, qui nous permettent d'évoquer l'atmosphère qui régnait à cette époque.

D'autres artistes, musiciens, hommes de lettres, séjournent dans l'une ou l'autre des deux communes : Maupassant loue à l'année une chambre au restaurant Fournaise, le compositeur Emile Augier et Eugène Labiche possèdent des maisons à Croissy.

La Grenouillère brûle en 1889, le restaurant Fournaise ferme en 1900, ils ne connaîtront plus les faveurs de la foule des promeneurs, jusqu'à la réouverture, en 1988, du restaurant Fournaise, couplé depuis 1992 avec un musée consacré à la période Impressionniste.

L'Ecole de Chatou, mouvement pictural fauve, issu de la rencontre entre Derain, catovien de naissance, et Vlaminck instaure, durant quelques années après 1900, une nouvelle manière de peindre où le motif est structuré par la couleur pure. C'est dans l'ancienne salle du restaurant Fournaise qu'ils établirent leur atelier.

La seconde moitié du XIX^e siècle est une période décisive pour les deux communes. En effet, c'est entre les années 1845 et 1890 que Chatou et Croissy vont prendre, pour l'essentiel, l'aspect que nous leur connaissons aujourd'hui. La transformation du paysage urbain est le résultat d'une dynamique immobilière qui voit se morceler successivement l'ensemble des grandes propriétés héritées de la fin du XVII^e et XVIII^e siècles : 1845, vente de la propriété du marquis d'Aligre à Chatou ; 1859, lotissement du parc du Château de Croissy par le comte d'Eprenesnil ; 1854, vente de la Faisanderie ; 1862, vente par lots de la propriété Bertin lors de la succession de la famille Lacroix ; 1878, lotissement de la propriété Fauchat. La multiplication des parcelles qui résulte de ces divisions de propriétés engendre un tissu urbain plus dense qui favorise l'implantation de multiples résidences, maisons de campagne et villas qui vont donner à Chatou et Croissy cette atmosphère de villégiature encore si sensible de nos jours.

Enfin, l'érection du Vésinet en commune par un décret de 1875 ampute Chatou, Croissy et Montesson d'une partie de leurs territoires et établit leurs limites actuelles.

Aujourd'hui, Chatou et Croissy possèdent un caractère nettement résidentiel, même si Croissy a toujours une activité agricole importante. Le barrage installé à Chatou sur le bras du fleuve, entre la ville et l'île, appartient au laboratoire Nationale d'Hydraulique qui est propriétaire d'une grande partie de l'île de Chatou. Centre d'essais et de recherches, il confère un caractère industriel à l'amont des deux communes. Toutefois, le panorama des nombreuses maisons orientées vers le fleuve permet toujours au promeneur, qui utilise l'ancien chemin de halage, de goûter la quiétude des rives boisées de la Seine.



6 bis, Grande rue à Croissy, rampe d'escalier de la maison dite de "Joséphine". Grâce à l'enquête de l'Inventaire général, il est aujourd'hui possible de préciser l'origine de ces balustres en cristal montés sur des goujons de métal. Il s'agit du réemploi des éléments de l'Escalier de Cristal, élément éponyme du célèbre magasin tenu par les Pannier-Lahoche, promoteurs du japonisme et de l'Art Nouveau à la fin du XIX^e siècle en France. Cette découverte, en cours de publication, permet de reconstituer la filiation entre les adresses parisiennes du magasin qui ferma ses portes en 1923 et le transfert de la rampe à Croissy.

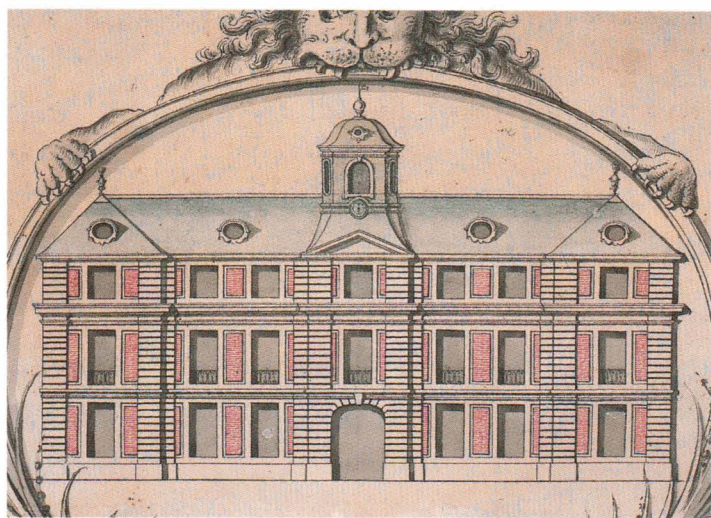


Barrage E.D.F. installé entre la rive droite de la Seine et l'île de Chatou.

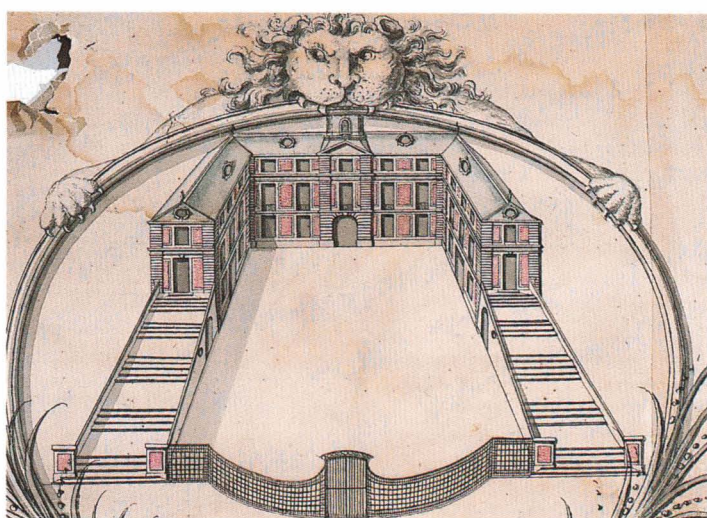
MAISONS DE CAMPAGNE AU XVIII^e SIÈCLE

MONSIEUR CHAPELLE

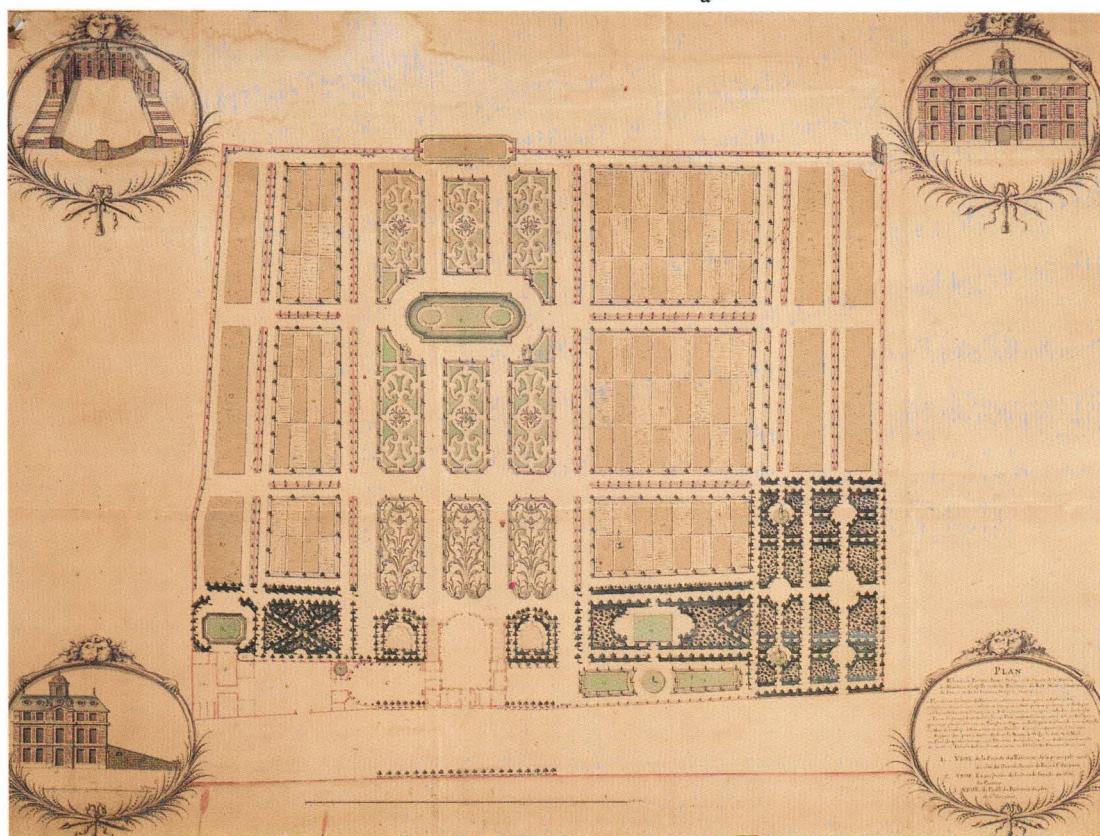
A la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, de nombreux grands bourgeois désireux d'investir dans des biens fonciers de prestige acquièrent des seigneuries et font bâtir de vastes maisons de campagne aux environs de Paris. Chatou et Croissy, idéalement situées sur la route menant de Paris aux résidences royales de Saint-Germain-en-Laye et de Marly-le-Roi, voient ainsi l'implantation de demeures entourées de grands parcs, phénomène qui s'accompagne à Croissy de la reconstruction du château de Seigneurie. La Faisanderie fut aussi installée par le comte d'Artois à la limite de Chatou dans la forêt du Vésinet devenue domaine royal en 1630. Le futur Charles X y perpétua la prédilection des rois de France pour cette région giboyeuse.



a



b



Sur un plan du XVIII^e siècle, la propriété du fermier général Chapelle, située le long de la route de Saint-Germain-en-Laye à Chatou, montre une demeure, probablement construite vers 1710, de plan en U prolongée par un vaste jardin divisé selon un tracé orthogonal. Dans l'axe du bâtiment, un jardin à la française avec ses parterres d'arabesques et de broderies végétales, était séparé des vergers et potagers par des murs palissés d'espaliers. Sur le même document, la façade sur la route (a) présentait une élévation scandée par le léger rehaut des avant-corps, le belvédère axial accentuant la symétrie de la composition. En utilisant la dénivellation, les ailes de la façade sur jardin (b) débouchaient, au premier étage, sur deux longues rampes, pas de mules, qui permettaient une communication privilégiée avec le jardin.

Maisons de campagne au XVIII^e siècle

CHATEAU DE CROISSY

Ce grand corps de bâtiment présente une longue façade rythmée par le percement régulier des baies. Le léger ressaut central concentre, grâce à la présence du balcon, les seuls éléments décoratifs. Il a été construit entre 1750 et 1770 sur l'emplacement de l'ancien château de François Patrocles. Ce fut la demeure de Chanorier, de la famille d'Eprenesnil puis des Dormeuil, avant son acquisition par la commune en 1936. Après avoir été école communale, elle abrite aujourd'hui des équipements culturels.

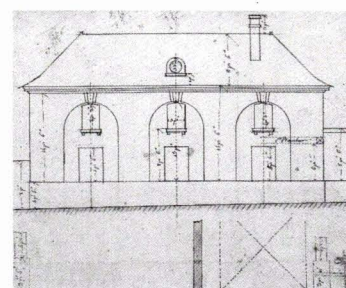


L'avant-corps central, offrant trois baies axiales, est le lieu majeur de la façade. Soutenu par quatre puissantes consoles sculptées sur le thème d'Hercule et de la dépouille de lion, le balcon possède un garde-corps en fer forgé du XVIII^e siècle. Ce garde-corps est scandé par des ressauts à l'intérieur desquels se dessine une série de motifs élégants, où courbes et contre-courbes se déploient autour d'un médaillon central.



Maisons de campagne au XVIII^e siècle

LA FAISANDERIE



a

Seuls vestiges de la propriété du Comte d'Artois à Chatou, dite La Faisanderie, les deux pavillons des gardes et du jardinier subsistent encore aujourd'hui mais dénaturés par les commerces qui les occupent. Placés de part et d'autre de l'entrée de la propriété, les constructions, de plans différents, possédaient des façades analogues. L'architecte François Bélanger a conçu en 1783 des élévations symétriques où les baies s'inscrivent à l'intérieur de larges arcades creusées dans l'épaisseur des murs. Les dessins au trait (a), conservés au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale, montrent le caractère rigoureux de la composition fondée sur les axes de symétrie verticaux. Le pignon (b) laisse apparaître, sous l'enduit, les assises de brique des trumeaux. Des trois baies ouvertes à l'origine vers l'entrée de la propriété, seul l'œil-de-bœuf du comble, inscrit dans le fronton qui couronne l'ordonnancement de la façade latérale, n'a pas été obstrué lors de la transformation des pavillons.



b

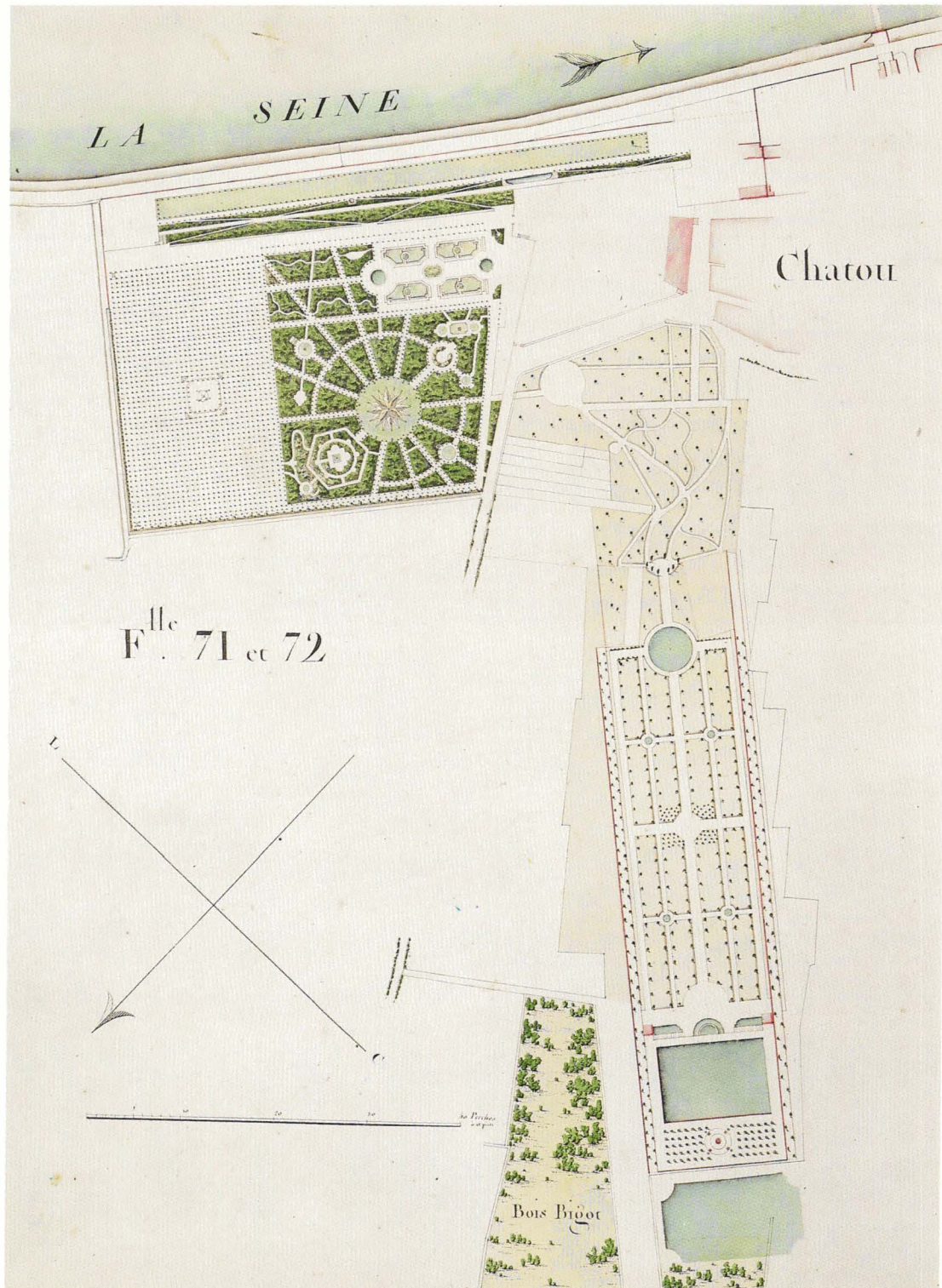
Le pavillon d'Artois, appartenant à la famille Husson, fut détruit en 1862 afin d'élever l'imposante maison de brique et de pierre, œuvre de l'architecte C. Bourlier. La demeure semble toujours être gardée par les deux pavillons de Bélanger, vendus en 1926 lors du dernier morcellement de la propriété.

HENRI-LÉONARD DE BERTIN

BERTIN

Henri-Léonard de Bertin (1720-1792), ministre de Louis XV, puis de Louis XVI, contrôleur général des finances de 1759 à 1763, acquiert les seigneuries de Chatou et de Montesson en 1762. Il s'agit donc d'une personnalité éminente de la fin de l'Ancien régime, familière des fastes de la cour, qui créa un domaine représentatif de l'art des jardins de son temps. Autour de deux demeures, le château vieux restauré par Jean Chalgrin et le château neuf construit par Jean-Jacques Lequeu (détruits respectivement en 1857 et au début du XX^e siècle), Bertin, promoteur de sociétés d'agriculture et érudit d'art chinois, organisa un espace de promenade, d'expérimentation agricole et de plaisir.

Le plan censier établi à la demande de Bertin par Baudry en 1780 indique clairement les multiples caractères d'un jardin à la fin du XVIII^e siècle. Sur la pente du terrain qui descend vers la Seine, on distingue deux grandes zones articulées par un jardin irrégulier : à l'ouest, verger et potager, séparés par des pièces d'eau ; à l'est, jardin d'agrément, constitué d'un parterre régulier flanqué de bosquets, disposés selon un plan radiant, qui aboutit à un jeu de bagues.



Henri-Léonard de Bertin

LE NYMPHÉE



Le nymphée construit par Soufflot de 1774 à 1777 était à la fois monumental et utilitaire. Il était destiné à capter les sources et les eaux de ruissellement qui avaient irrigué les jardins, celles-ci étaient conduites des bassins-réservoirs jusqu'à la Seine grâce à un réseau souterrain. Cette grande voûte surbaissée en forme de coquille abrite un bassin qui servait de déversoir. L'espace très architecturé conçu par Jacques-Germain Soufflot s'inspire de l'architecture antique avec l'emploi de l'ordre dorique sans base emprunté aux temples de Paestum visités vers 1750, inspiration que l'on rencontre également dans l'œuvre néo-classique de l'architecte Claude Nicolas Ledoux (1736-1806) avec le recours aux colonnes baguées alternant calcaire taillé et meulière brute.

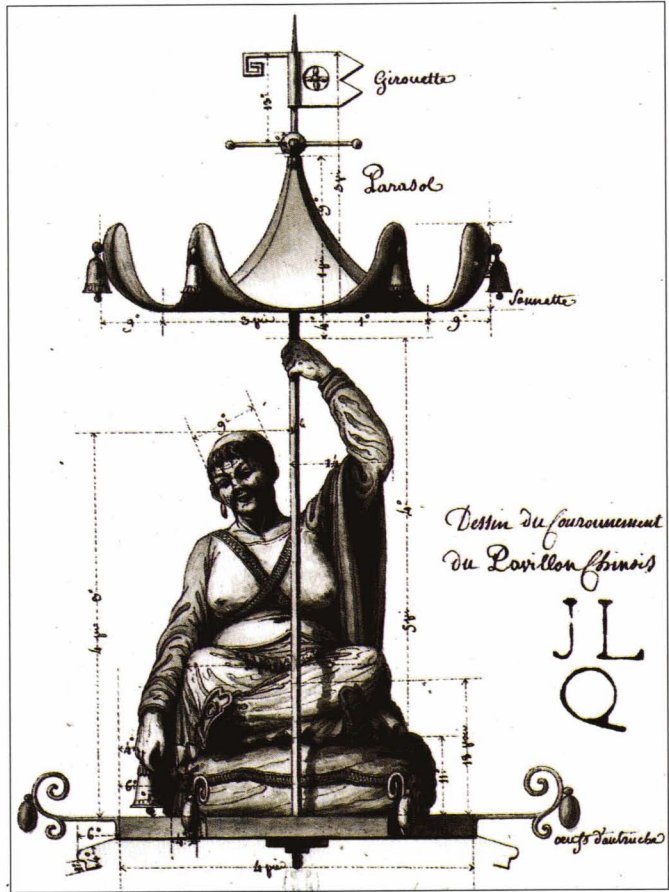


Le parement du nymphée joue du contraste de la pierre de taille blanche et de l'enduit rocaillé composé de morceaux arrondis de meulière ocre et de scories de forges donnant l'illusion d'une pierre volcanique, avec des fragments de laitier noir, bleu ou blanc. Dans la tradition du revêtement coloré, on observe ici la version rustique du parement de coquillages, habituel dans les nymphées français aux XVI^e et XVII^e siècles.

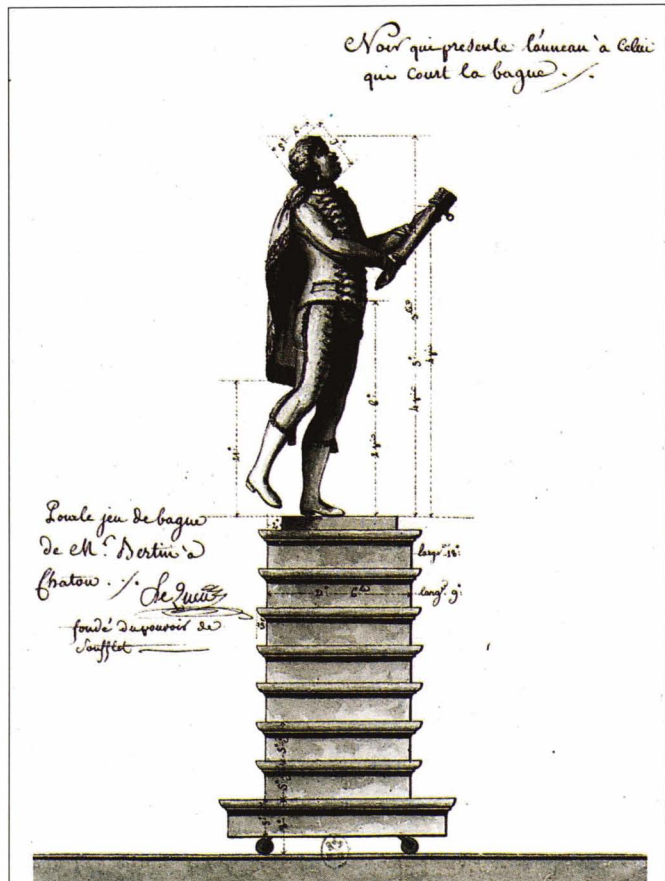


Henri-Léonard de Bertin

Le pavillon chinois était surmonté d'un magot en tôle exécuté d'après le dessin de Jean-Jacques Lequeu (1757-1825), conservé au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale et reproduit ici. Bertin, on le sait, entretenait une correspondance suivie avec le père Amiot, jésuite installé à Pékin. Le pavillon chinois fut ainsi l'expression de la culture du maître des lieux, mais aussi d'une mode répandue dans les milieux cultivés de l'époque qui vit l'érection de divers monuments décorés dans ce style, en particulier un pavillon dans le Désert de Retz et une pagode à Chanteloup, alors que Marie-Antoinette faisait édifier un jeu de bagues chinois au petit Trianon.



Le jeu de bagues fut très en vogue à la fin du XVIII^e siècle. Le Duc d'Orléans en fit édifier un durant les années 1770-1780, dans le parc Monceau, à Paris, conçu par Carmontelle. Le dessin de Lequeu, reproduit ici, montre le support mobile présentant les anneaux, qui empruntait la forme d'un serviteur noir.



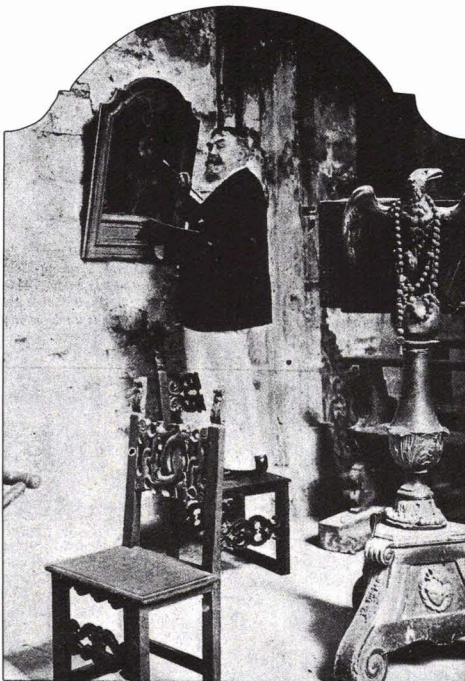
SAINT-MARTIN SAINT-LÉONARD DE CROISSY



Construite durant la première moitié du XIII^e siècle sous le vocable de saint Martin, l'église de Croissy fut dédiée également en 1280 à saint Léonard. Restaurée dès le milieu du XVII^e siècle, elle est composée d'un vaisseau unique, surmontée d'un petit clocher et accostée d'un escalier hors-œuvre.

Fermée définitivement au culte en 1882, l'église, après avoir été louée comme vacherie, fut acquise par Poilpot.

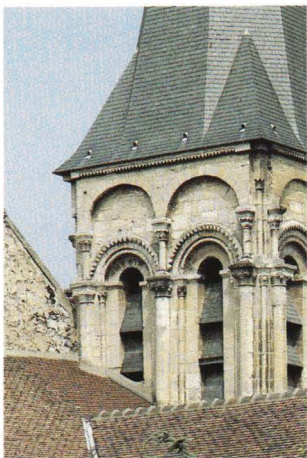
Peintre renommé en son temps pour ses panoramas, Théophile Poilpot (1848-1915) en fit son atelier et un dépôt d'œuvres d'art ; cet épisode sauva l'édifice de la ruine et détermina durablement sa vocation puisque la commune, aujourd'hui propriétaire, l'utilise comme lieu d'expositions temporaires.



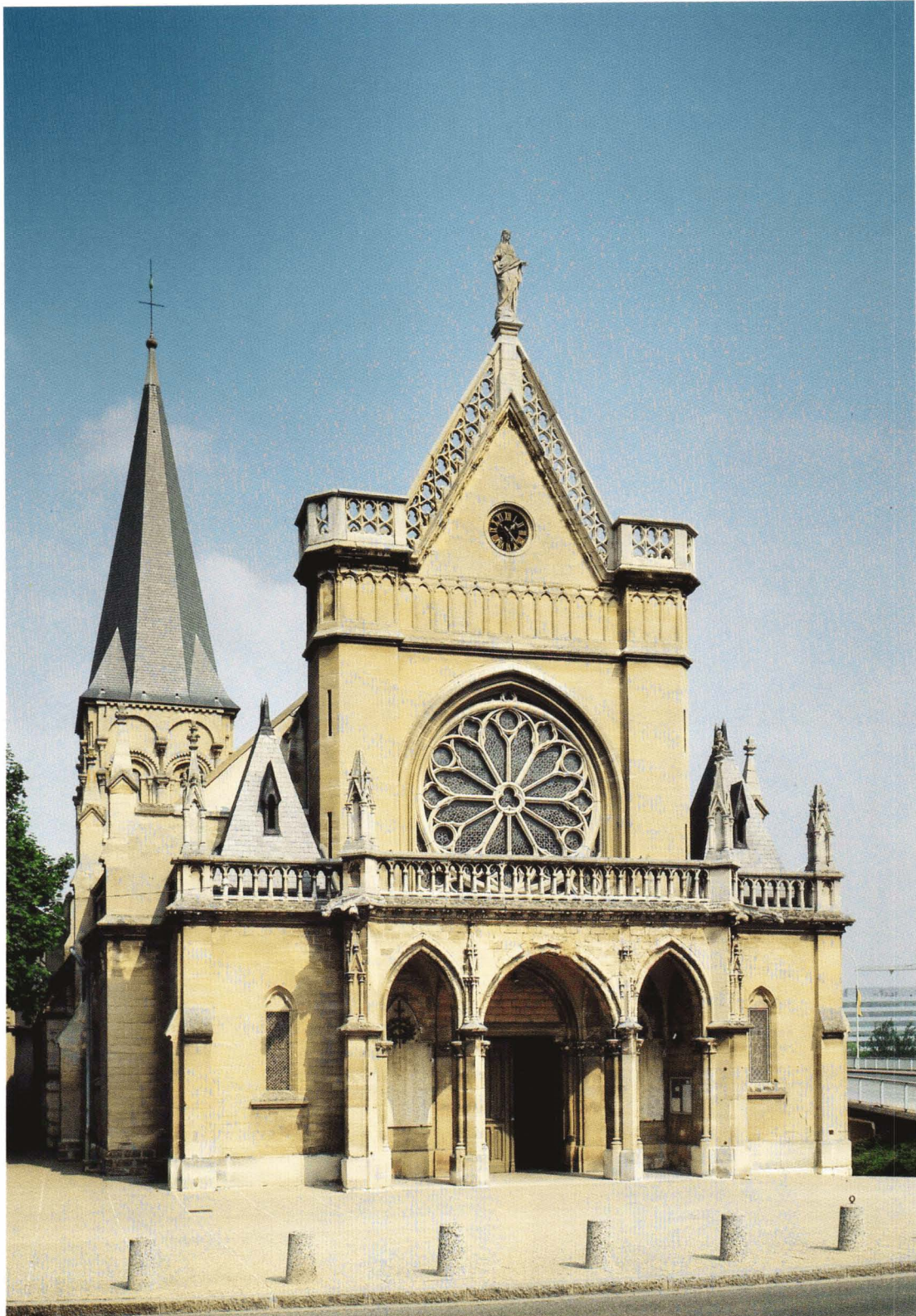
Parmi les œuvres d'art de provenance et d'époque diverses que Poilpot rassembla à partir de 1896 dans l'ancienne église paroissiale Saint-Martin-Saint-Léonard, certaines sont des récréations dans le style médiéval, comme cette Crucifixion qui constitue la verrière de l'oculus de la façade. C'est une œuvre fortement inspirée d'un des médaillons de la baie d'axe du chœur de l'église Saint-Vincent de Saint-Germain-lès-Corbeil, datée du début du XIII^e siècle, dans laquelle sont peut-être inclus quelques fragments de verres anciens, notamment le torse du Christ et le visage de la Vierge.

NOTRE-DAME-DU-SALUT DE CHATOU

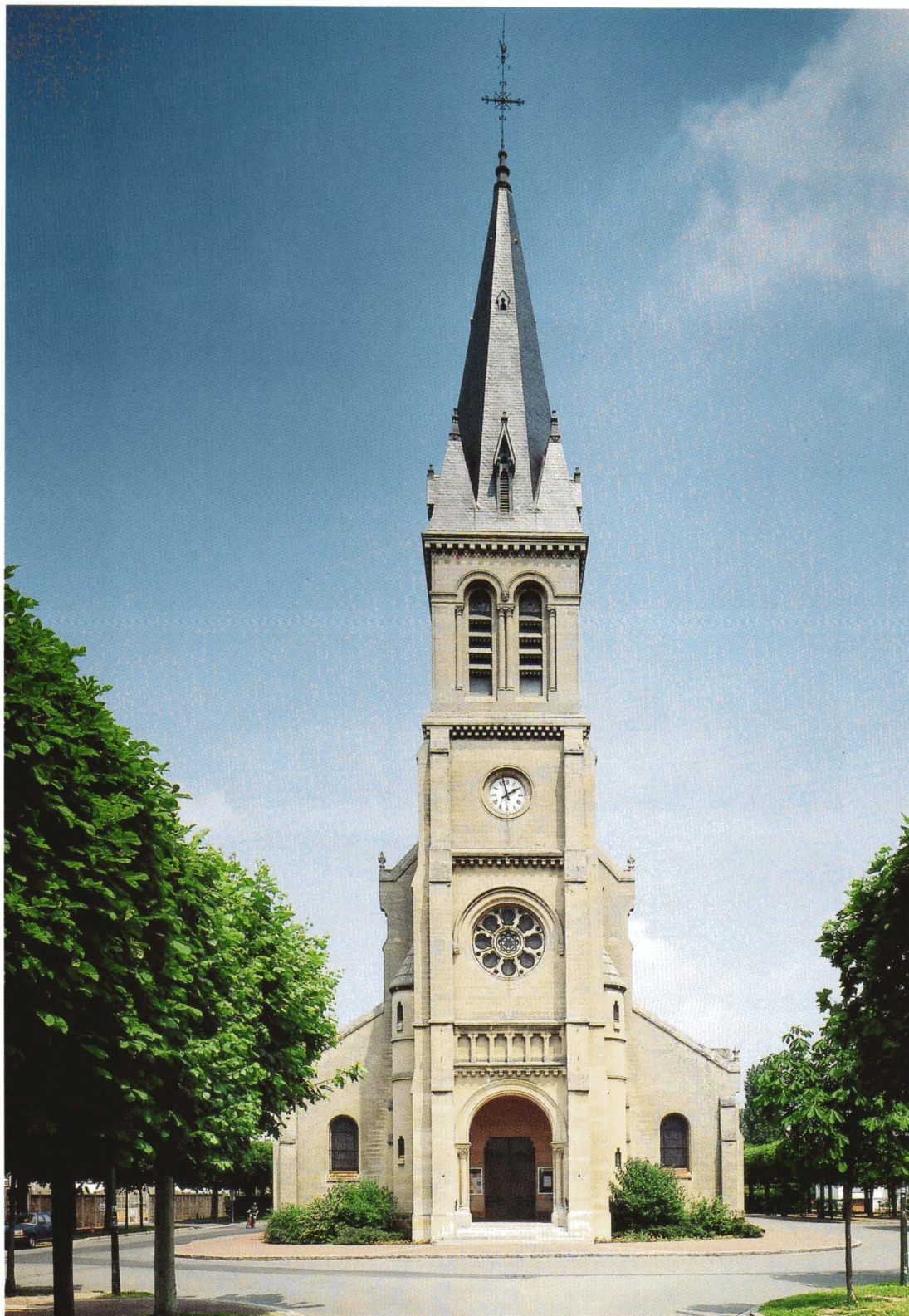
En 1880, une travée supplémentaire est ajoutée à la nef restaurée en 1872 par Paul Abadie (Paris, 1812-Chatou, 1884). L'architecte catovien, François-Eugène Bardon, qui connaît l'ancienne façade du XVII^e siècle, très proche de celle de l'église Saint-Etienne-du-Mont à Paris (voir introduction page 4), conçoit une façade néo-gothique qui s'inspire également d'un monument parisien célèbre, Saint-Germain-L'Auxerrois, restaurée sous la direction de Jean-Baptiste Lassus et de Victor Baltard de 1838 à 1855. Si l'élévation est rationnelle puisqu'elle révèle explicitement la structure des volumes internes (vaisseau central et bas-côté), en revanche il s'agit ici d'une réplique formelle, d'une transposition, exceptionnelle dans la production de l'architecture religieuse du XIX^e siècle, qui peut s'expliquer par le recours aux modèles parisiens.



Le clocher de Notre-Dame-du-Salut de Chatou, seul vestige de l'église romane du XII^e siècle, s'élève au-dessus du chevet plat du XIII^e siècle. Les fenêtres géminées, abritant les abat-son, sont scandées de colonnes à chapiteaux à motif végétal. Les arcatures à dents de scie soulignent avec vigueur la succession des arcs doubleaux.



EGLISE SAINT-LEONARD DE CROISSY



Entre 1881 et 1882, l'architecte Jean-François Delarue et son fils Maurice-Achille édifient la nouvelle église paroissiale. Destinée à accueillir une population croissante, elle devait toutefois rester à la mesure d'une petite commune et de son budget. Le choix du style gothique est habituel en cette fin du XIX^e siècle ; les architectes s'inspirent directement des théories d'Anatole de Baudot publiées dans **Eglises de Bourgs et de villages** en 1867. Les volumes de la nef et des bas-côtés sont d'une grande simplicité, seul le clocher-porche fonctionnel confère à l'édifice une échelle urbaine. La superposition des arcatures aveugles, de la rosace, des baies géminées et de la flèche à pyramidions peut être considérée comme un condensé de la typologie architecturale néo-gothique.

ŒUVRES D'ART

PANNEAUX PEINTS

Quatorze panneaux de bois peints ont été installés par le peintre Théophile Poilpot après 1896, date à laquelle il acheta l'église Saint-Léonard-Saint-Martin. Ils sont aujourd'hui insérés dans le garde-corps de la tribune occidentale. Cet ensemble de peintures, dont le support est légèrement concave, est constitué d'anciens ais d'entrevous, c'est-à-dire de planches formant le fond de l'espace entre des solives d'un plafond. Trois séries doivent être distinguées en raison de leur iconographie et de leur style différents.

La première série, composée de quatre panneaux, présente des bustes de personnages placés sous une arcade à décor polylobé soutenu par des colonnes torses. Ces panneaux doivent être rapprochés d'un ensemble de plus de cinquante autres panneaux semblables, provenant d'un palais lombard, dispersés entre divers musées et collections d'Italie, le Victoria and Albert Museum de Londres et l'Allentown Art Museum aux États-Unis d'Amérique. Ce type de panneaux était produit en grand nombre dans des ateliers crémonais ou proches de cette ville ; ceux de l'église de Croissy datent des années 1460-1480 (a, b, c, d).



PANNEAUX PEINTS



e



f



g



h



i



j

La deuxième série de huit panneaux présente au-dessus d'un rectangle blanc des personnages de fabliau ou de romans en buste, portant des phylactères les identifiants, dans un encadrement torsadé. Cet ensemble datable du XV^e siècle se rattache à toute une série d'ais d'entrevous semblables conservés dans des édifices ou des musées des régions languedocienne et surtout provençale (château de Tarascon, musée de Valence, Pont-Saint-Esprit...) (e, f, g, h, i). Deux autres ais d'entrevous, un buste d'homme au grand chapeau sous une arcature polylobée et peut-être un buste de femme sortant d'une grande fleur proviennent sans doute d'autres décors mais se rattachent au même courant stylistique que le groupe précédent (j).

MOBILIER RELIGIEUX

Cette Vierge à l'Enfant en chêne, déposée dans la sacristie de l'église Saint-Léonard de Croissy, présente encore quelques traces de polychromie. La Vierge porte l'Enfant Jésus sur son bras droit et lui tend une pomme, allusion au rôle rédempteur de la mère du Christ considérée comme une nouvelle Eve. Le calme du drapé qui tombe en longs plis ainsi que le visage plein et grave de la Vierge, indiquent une œuvre du XVI^e siècle.

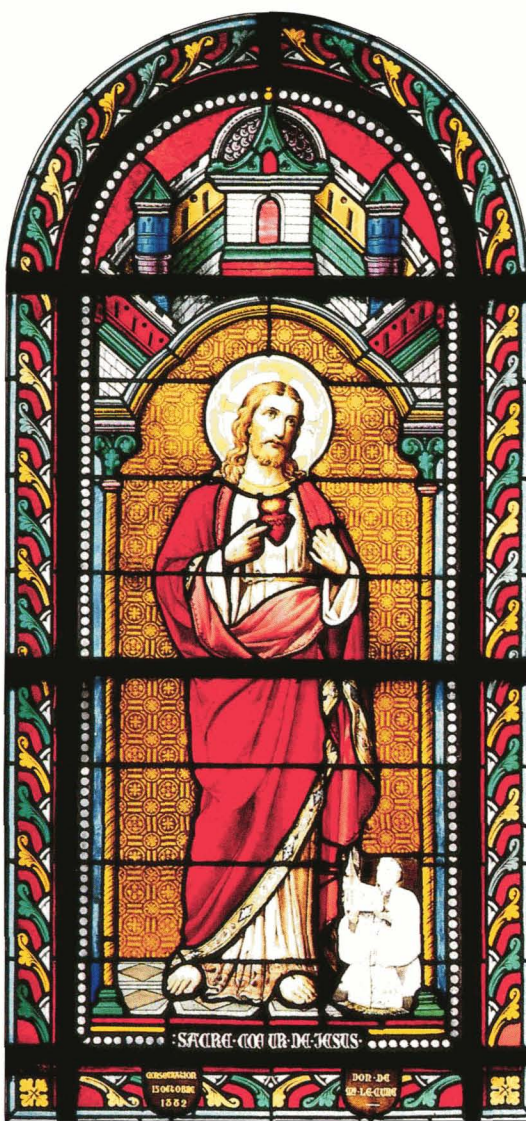
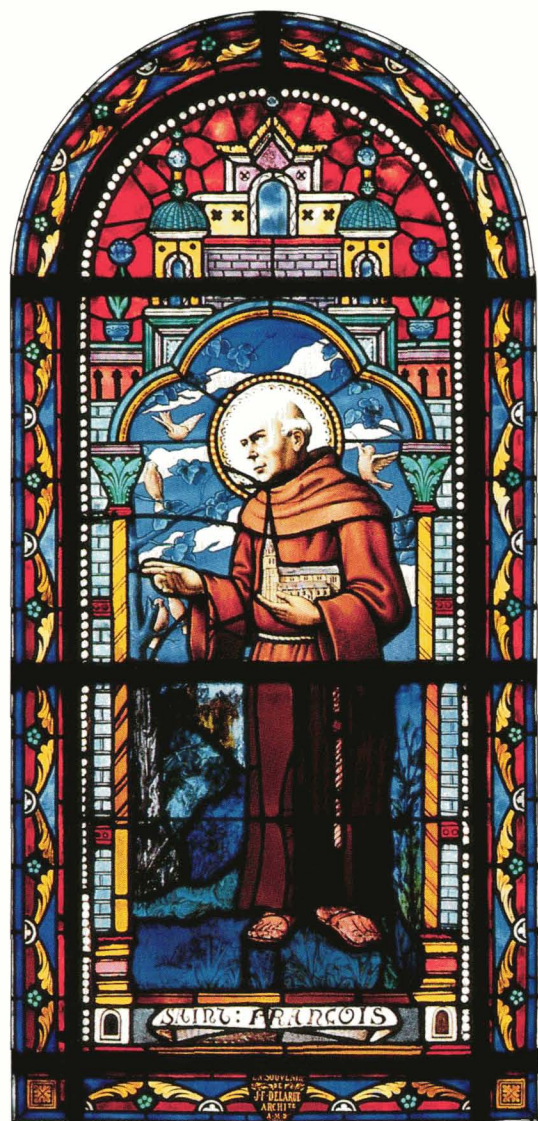


Le groupe sculpté en bois, saint Joseph et l'Enfant, installé dans un des bas-côtés de l'église Saint-Léonard de Croissy, y fut déposé par le curé Marzin au milieu du XX^e siècle. Les deux figures accomplissent simultanément un mouvement de rotation amplifié par les drapés noués autour de la taille de Joseph. Le dynamisme de cette œuvre permet de la dater du XVII^e siècle.



MOBILIER RELIGIEUX AU XIX^e SIECLE

La seconde moitié du XIX^e siècle voit s'ouvrir de nombreux chantiers de construction d'édifices religieux néo-roman, gothique ou renaissance, qu'il s'agit de garnir d'objets du culte et d'œuvres de dévotion. Les artistes conçoivent alors des sculptures, peintures, meubles, orfèvreries et vitraux largement imprégnés de culture historique et nourris du savoir faire acquis dans les ateliers de restauration développés sous l'impulsion de la Commission des Monuments historiques créée en 1837. Dans beaucoup de cas, curés et donateurs peuvent choisir format, style et iconographie dans les catalogues proposés par les ateliers d'art et les sainteries ; dates et inscriptions personnalisent ensuite l'œuvre. Parfois, l'œuvre unique est une véritable recreation artistique.



Le vitrail de l'église Saint-Léonard de Croissy représente saint François d'Assise, sous une arcature trilobée de style néo-roman, prêchant dans la nature, entouré d'oiseaux. L'architecte Jean-François Delarue, auteur du projet, représenta le saint sous ses propres traits ; sa fonction de constructeur est soulignée par la reproduction de l'église qu'il tient dans la main.

La dévotion au Sacré Cœur de Jésus est établie officiellement en 1765 par le pape Clément XIII qui approuve l'instauration d'une fête et d'un office en son honneur. Avec les travaux de la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre à Paris, cette dévotion connaît un regain de popularité dans les années 1880. L'iconographie du vitrail du Sacré-Cœur de la nouvelle église Saint-Léonard de Croissy est complétée par la représentation très réaliste de l'abbé Philippe offrant à genoux l'église. Il porte la date de la consécration de l'église : le 15 octobre 1882.



Le Christ descendu de la croix, œuvre du sculpteur Laurent-Séverin Grandfils (Paris, 1810 - Chatou, 1902), fut exposée au salon de 1863. Ce bas-relief en marbre, production à la fois réaliste et monumentale, remarquable par l'emploi de méplats et de moyens-reliefs, fait référence à la manière de Germain Pilon, grand maître de la sculpture de la Renaissance française.

Mobilier religieux au XIX^e siècle

Cette Vierge à l'Enfant en bois est considérée comme l'œuvre majeure de l'église Notre-Dame de Chatou. L'élégante silhouette légèrement courbée de la Vierge, le drapé régulier de sa tunique, l'attitude empreinte d'une calme tendresse ont jusqu'ici fait attribuer cette œuvre aux ateliers de l'Ile-de-France du milieu du XIV^e siècle. Aujourd'hui, après une analyse attentive conduite par Mlle Baron, conservateur des musées nationaux, spécialiste de la statuaire médiévale, il faut cependant transformer l'appréciation traditionnelle : il doit s'agir d'une œuvre de qualité, certes, mais ne datant que du XIX^e siècle. En effet, une certaine sécheresse dans le rendu du visage de la Vierge - double trait des paupières, fossette maladroitement esquissée - quelques invraisemblances dans le costume - bras droit de la Vierge pourvu de deux manches, pied de l'Enfant visible alors que le bas de sa robe devrait le couvrir - l'inachèvement de la chevelure de l'Enfant, incitent à la considérer comme une œuvre simplement inspirée des canons médiévaux.



Mobilier religieux au XIX^e siècle



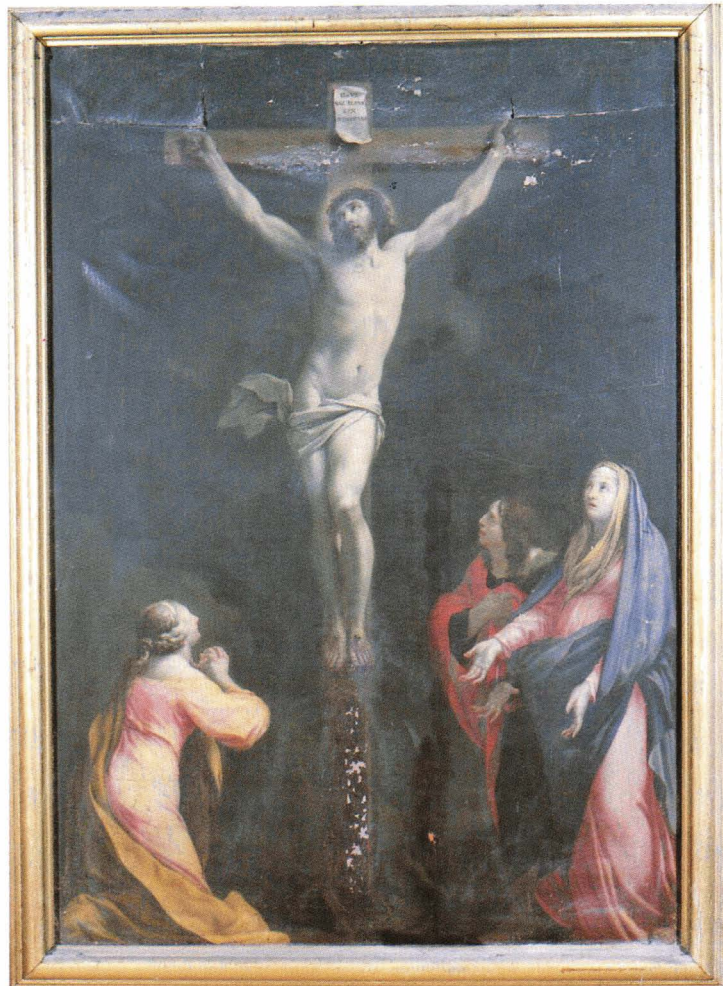
Paul Balze (1815-1884) est l'auteur de cette copie de la *Vierge à la chaise* de Raphaël, conservée au Palais Pitti, à Florence. Ce peintre, élève d'Ingres, exécuta de nombreuses œuvres sur émail, la plupart inspirées de Raphaël. Ainsi Balze réalisa cette *Vierge à l'Enfant* en utilisant la composition du maître de la Renaissance avec la palette et la manière de son maître contemporain. Nous sommes confrontés dans ce cas non plus à une simple reproduction mais à une modernisation, une mise au goût du jour d'assez grande qualité.



La Vierge à l'Enfant et saint Jean-Baptiste est une copie, réalisée par le peintre Gino Cannici en 1862, d'une toile du Pérugin (1448-1523) conservée au palais Pitti, à Florence. L'œuvre du Pérugin fut redécouverte par le XIX^e siècle, qui apprécia sa manière pondérée et les figures élégantes de ses madones, style exempt de toute tension dramatique qui convenait parfaitement à une religiosité mesurée.

Mobilier religieux au XIX^e siècle

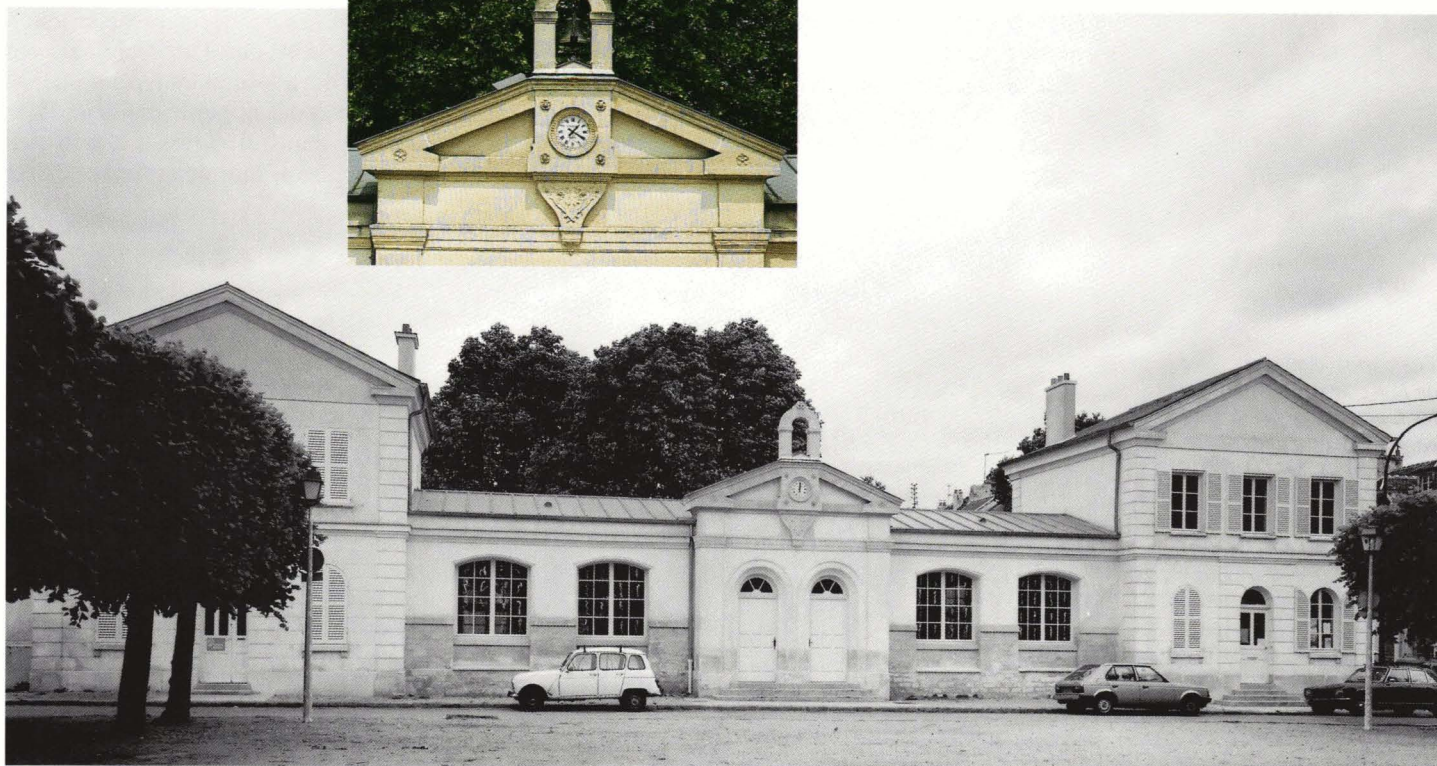
Cette copie d'une Crucifixion peinte par Simon Vouet, dont l'original est conservé au musée du Louvre, est exécutée dès le milieu du XVII^e siècle par le peintre François Lemaire (1620-1688). Destinée à décorer le maître autel de l'ancienne église paroissiale, elle était conservée dans l'église Saint-Léonard de Croissy jusqu'à sa disparition récente.



Cette copie de la Cène de Philippe de Champaigne conservée au Louvre, dont l'auteur réalisa lui-même une réplique vers 1652, fut réalisée probablement à la fin du XIX^e siècle. Déposée dans la nef de l'église Notre-Dame de Chatou, elle témoigne de la faveur que connut cette œuvre. Maintes fois reproduite, on la rencontre fréquemment dans les églises d'Ile-de-France.



LES ECOLES DE CROISSY

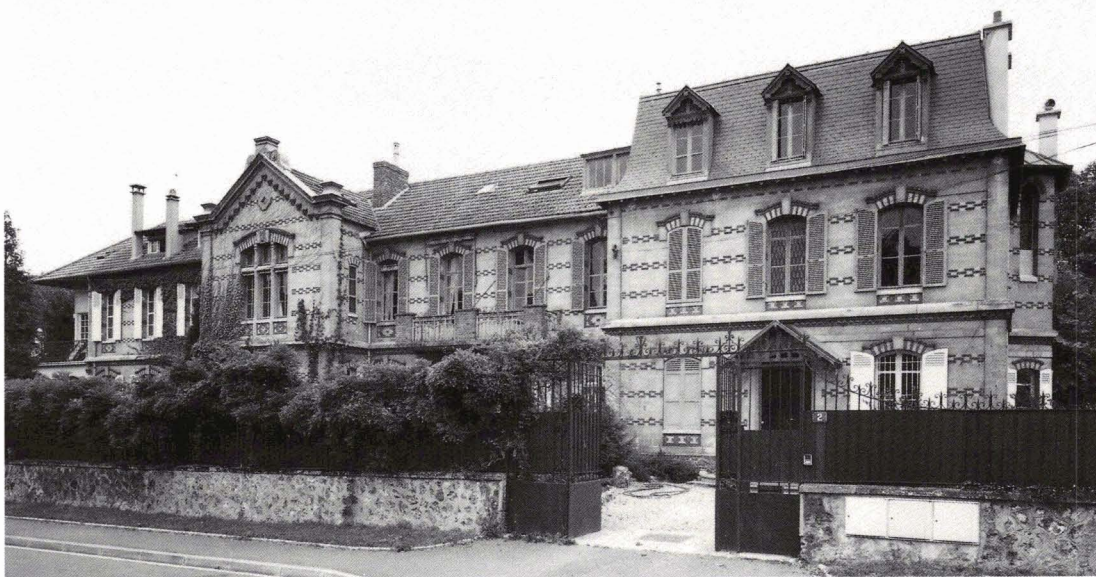


L'école de Croissy, dite Maison de Charité, fut construite par l'architecte communal Fauconnier en 1852. De plan et d'élévation symétrique, le bâtiment se compose d'un corps central, le vestibule, qui est relié aux deux pavillons latéraux par des ailes basses contenant chacune une salle de classe, l'une pour le directeur, l'autre pour l'enseignant adjoint. L'ample façade, au style classique très simple, caractéristique du milieu du XIX^e siècle, se déploie devant une place plantée de tilleuls. Celle-ci porte le nom du Marquis d'Aligre, dont la donation posthume permit l'érection de l'école. C'est un intéressant témoignage de l'architecture scolaire avant Jules Ferry. Le campanile et l'horloge qui rythmaient la vie des écoliers, inscrits à l'intérieur d'un fronton et d'un entablement à la modénature dépouillée, occupent le point central de la composition. La première école publique de Croissy, située au 38, Grande-Rue, fut construite en 1788 sur la propriété et aux frais de Jean Chanorier, seigneur du lieu puis premier maire de la commune. De 1796 à 1852, cette petite maison fit office de mairie-école et conserva ses fonctions communales jusqu'en 1881.

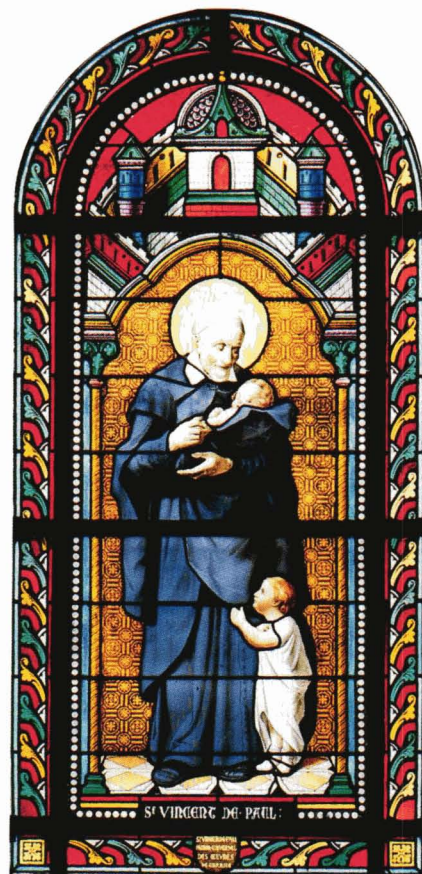
SAINT-VINCENT DE PAUL

En 1630, monsieur Vincent, canonisé en 1737 sous le vocable de saint Vincent de Paul, intervient dans la vie de la paroisse de Croissy pour déplorer l'abandon de l'église Saint-Martin-Saint-Léonard qui était à l'époque négligée par le seigneur huguenot alors possesseur de la seigneurie. C'est surtout à travers l'institution des Sœurs de la Charité que Vincent fonda en 1634, que l'on reconnaît son influence à Croissy. Installées plus tard dans une partie de l'école qui devait selon les termes du don du marquis d'Aligre être une maison de charité, les sœurs en seront expulsées par le maire en 1888. C'est alors l'institution des sœurs de la Providence de Saint-Vincent de Paul qui mène son action caritative dans la commune et y fait bâtir un orphelinat. Un caveau collectif leur appartenant existe toujours dans le cimetière de Croissy.

Vaste construction érigée autour de 1890, dont les trumeaux et les linteaux s'ornent d'un subtil parement de briques, l'orphelinat des sœurs de la Providence de Saint-Vincent de Paul montre la pérennité de la présence de cette congrégation à Croissy. Malgré l'actuelle transformation en logements, on distingue toujours à droite l'abside de la chapelle située au premier étage.



L'iconographie du XIX^e siècle de saint Vincent de Paul (1576-1660), aumônier de Marguerite de Valois en 1610 puis confident d'Anne d'Autriche, créateur de nombreuses institutions charitables, s'attachera plus particulièrement à son action en faveur des enfants trouvés pour lesquels un établissement fut fondé en 1648. Ainsi fixée, la représentation du saint en soutane, portant un nourrisson sur son bras tandis qu'il protège un enfant de son manteau, est illustrée à Croissy à la fois dans le vitrail de 1882 de l'église Saint-Léonard et dans le monument sépulcral des sœurs de la Providence.



LES ECOLES DE JULES FERRY

Gratuite depuis juin 1881, l'école devient laïque et obligatoire en mai 1882. La promulgation de ces lois durant la troisième République engendre partout en France une politique communale de création d'édifices scolaires. Croissy et Chatou n'échappent pas à la règle et construisent ou développent, à la fin des années quatre-vingts, leurs établissements communaux. Ceux-ci sont implantés près des nouvelles mairies, boulevard Fernand Hostachy, à Croissy et rue Ernest Bousson, à Chatou et déterminent ainsi les nouveaux centres de la vie civique des communes.



En 1887, Henri Lebœuf, architecte communal de Croissy, agrandit les capacités d'accueil de l'école de la commune. Il accole à l'ancienne école de filles (à gauche), construite quelques années auparavant par l'architecte L. de Cessol et ne contenant que deux salles de classe, un corps de logis de deux étages dont le rez-de-chaussée fait office de vestibule central et dont l'étage est dévolu au logement du directeur, jusqu'alors situé au deuxième étage de la mairie. Symétriquement, à droite, Lebœuf ajoute une aile basse abritant une nouvelle salle de classe. Les façades en moellon des nouveaux bâtiments sont animées d'un effet coloré, où la brique dessine autour des baies des motifs décoratifs en frise et indique aux angles une structure de chaînage en harpe, inspiré par la construction de l'architecte de Cessol.



L'école maternelle de Chatou fut construite en 1886, selon un plan en L, établi en 1883 par l'architecte François-Eugène Bardon. Les façades en rez-de-chaussée présentent une mise en œuvre soignée du moellon taillé à la scie mécanique, accompagné de linteaux en fer et d'un recours discret à la brique qui souligne la corniche, le fronton de l'horloge et l'encadrement des baies. L'architecte catovien a produit là une interprétation discrète et efficace de l'architecture scolaire.

HÔTEL DE VILLE DE CHATOU

Propriété au début du XVII^e siècle de Jean Berger, valet de Chambre de Marie de Médicis, puis en 1644 de Jean Dubuisson, conseiller et secrétaire de Louis XIII, l'actuel Hôtel de ville connu de nombreux propriétaires jusqu'à la fin du XIX^e siècle. La construction actuelle est attestée sur la carte de Delagrave de 1740 et appartient au comte d'Arigny en 1761. En 1878, la propriété vendue par les derniers héritiers Fauchat à une société immobilière composée de dix-sept notables de Chatou, comprenait le château et les terrains environnants. L'acquisition de cet ancien domaine fut à la fois une opération de prestige, car elle permit l'installation de l'Hôtel de ville dans une grande demeure de l'Ancien régime, et une action d'urbanisme qui créa un nouveau quartier dans la commune. En effet, le lotissement des parcelles occasionna la construction d'un ensemble urbain de maisons et d'immeubles mitoyens alignés sur la rue.



L'Hôtel de ville, place du Général de Gaulle, installé dans un château du début du XVIII^e siècle qui a perdu aujourd'hui son décor d'enduit imitant la brique, est surmonté d'un campanile inauguré en 1879. A gauche, l'angle de la place est délimité par un immeuble de 1880-1890.

Hôtel de ville de Chatou



En 1832, Camille Perier devient maire de Chatou ; il réussit en 1834 à faire abolir le droit de péage du pont de Chatou grâce au versement d'une somme forfaitaire. Cet événement fut considérable pour la population de la commune qui pouvait ainsi utiliser librement et gratuitement ce passage rapide vers la capitale. En 1835, les catoviens reconnaissants offrent à leur maire ce vase en porcelaine dure, œuvre du début de la carrière de Jacob-Petit (1796-1868) en France ; la somptuosité de l'or et des couleurs en émaux de petits feux sont remarquables et la panse est illustrée de deux paysages catoviens. Aujourd'hui, il est conservé à l'Hôtel de ville dans le bureau du maire.

La face postérieure du vase (a) est ornée d'une vue du pont de Chatou et de l'entrée du village au début du XIX^e siècle, témoignage précieux car dès 1836 le pont de Chatou est reconstruit en pierre.

Le socle porte la dédicace communale et la date du don ; la panse du vase est ornée d'une vue de l'ancien château, alors demeure de Camille Perier avant sa transformation en Hôtel de ville (b).



Le panneau peint du salon du rez-de-chaussée de l'Hôtel de ville de Chatou est une œuvre du peintre-lithographe J. Bérot. La composition florale est inscrite à l'intérieur d'une bordure dont la partie supérieure est probablement une authentique boisserie du XVIII^e siècle. Conçue à l'origine pour les salons privés de la famille Perier, cette réalisation témoigne du goût pour le style néo-Louis XVI durant le Second Empire.

ARCHITECTURE PRIVÉE au XIX^e siècle

VILLA LAMBERT

En 1873, Louis Etienne Lambert acquiert le parc de la pièce d'eau lors du morcellement, par la famille Lacroix, de ce qui fut le domaine de Bertin. Le nouveau propriétaire envisage dès l'origine un lotissement partiel, simultanément à la construction de sa propre demeure ; une voie privée bordée de murs de clôture sépare alors les maisons du parc du "château". L'ensemble porte le nom de son promoteur, Villa Lambert, et témoigne encore aujourd'hui d'une opération immobilière de prestige.

Le "château" de la Villa Lambert a été conçu à partir d'un projet de l'architecte Alfred Gaultier en 1883. La construction proprement dite commença en 1884. Sur un haut soubassement formant terrasse, le château de brique et pierre est composé d'un rez-de-chaussée dont les assises alternées forment bossage, et d'un étage qui concentre l'effet architectural autour de la baie centrale dont les colonnes supportent la double lucarne. Une modification des combles au XX^e siècle alourdit la lecture de cet édifice, dont l'éclectisme emprunte largement au style de la Renaissance française.



La voie menant au "château" et aux autres propriétés garde encore aujourd'hui l'aspect d'une rue privée. Les piliers, les murs surmontés d'une balustrade et surtout les grilles ornées du chiffre du propriétaire signalent l'entrée du domaine privé. A gauche, le pavillon de gardien, simple volume cubique accosté d'une tourelle, utilise un vocabulaire simple et efficace (façade aveugle sur la rue et meurtrière) pour exprimer sa fonction tout en évoquant le style architectural des propriétés qu'il protège.



Architecture privée au XIX^e siècle

VILLA LAMBERT



Le lotissement de la Villa Lambert est composé d'une suite de parcelles, de taille moyenne, disposées le long de la voie. Sur chacune d'elles s'élève une maison, en retrait d'alignement, au centre d'un jardin privatif. Ces demeures offrent un échantillonnage intéressant de compositions : symétrie (c) / asymétrie (a et b) et de styles : néo-gothique (b et c) et néo-classique (a).



b



c

Architecture privée au XIX^e siècle

François-Eugène BARDON

François-Eugène Bardon (1813-1901), né à Chatou, fut élève de Bazin à l'école des Beaux-Arts. Architecte des Bâtiments civils, il est l'auteur d'un certain nombre d'immeubles de rapport à Paris durant les années 1870-1890. Concepteur de la façade de l'église Notre-Dame de Chatou, il participe à l'association des dix-sept notables de Chatou qui acquièrent la propriété Fauchat en 1878. A Chatou même, grâce à l'enquête de l'Inventaire général et aux recherches des archives municipales, on lui attribue désormais de manière certaine dix maisons de ville, villas, grandes demeures et pavillons annexes. La plupart existent encore et permettent de saisir les qualités d'un architecte qui sut s'adapter à différents programmes et y exprimer son style éclectique.

La petite maison isolée en milieu de parcelle, 20, avenue d'Aligre à Chatou, date des années 1882-1883. La polychromie subtile des matériaux, meulière et pierre calcaire blanchie, rehaussée par les métopes de céramique de l'entablement, lui confère une grande qualité. Les lucarnes en pierre et brique sont surmontées d'un gâble et flanquées de pinacles, motif fréquent dans les œuvres de Bardon.



Architecture privée au XIX^e siècle

François-Eugène BARDON



Cette annexe construite vers 1885, au 15, rue Laubeuf à Chatou, fut ajoutée à un corps de logis situé en retrait de la voie publique. Le caractère pittoresque de cette réalisation tient à l'accumulation des effets : toiture aux volumes complexes, pan-de-bois, mise en œuvre de la brique en arête de poisson. Les vitraux des baies du rez-de-chaussée et l'effet obtenu par le dédoublement du conduit de cheminée, de part et d'autre de la fenêtre latérale, soulignent la diversité des partis décoratifs et techniques employés par l'architecte.



Élevée en 1876 pour le maire E. Bousson, à Chatou, cette grande demeure toute proche des rives de la Seine, représente l'aspect néo-renaissance de l'art de François-Eugène Bardon. Richement décorée de sculptures, cette construction a perdu son toit de tuiles polychromes et le couronnement de ses lucarnes lors d'une restauration au XX^e siècle.

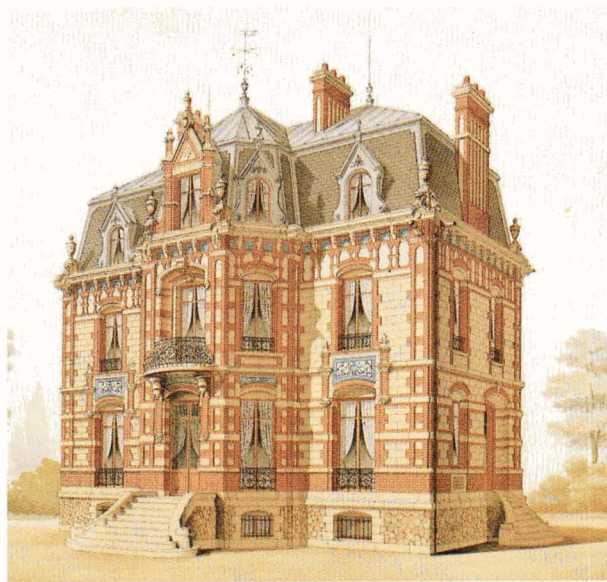
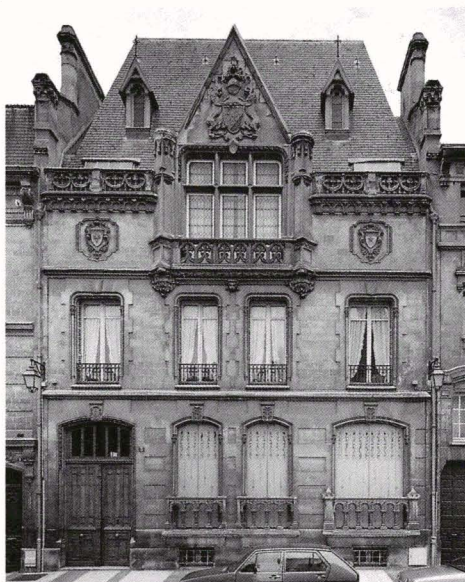
Architecture privée au XIX^e siècle

François-Eugène BARDON

Reproduite dans la deuxième moitié du XIX^e siècle dans le recueil de Jacques Lacroux **La Brique ordinaire**, cette vaste maison, située à Chatou, est composée selon le schéma classique d'un corps de logis à avant-corps polygonal. Mais son parement de brique qui forme un réseau en grille sur la façade ainsi que la polychromie des motifs en céramique concourent à en faire une œuvre très originale qui montre parfaitement la capacité de création de l'architecte.

Construite en 1880 pour le fils du maire de Chatou, Ernest Bousson, cette maison concentre ses effets architecturaux dans les parties hautes : balustrade, triple baie à meneaux et pignon orné d'un blason. La toiture garnie d'épis de faîtage offrait en outre à l'origine un pittoresque couvrement bicolore à la mode bourguignonne, ce qui peut s'expliquer par l'origine voisine du propriétaire, né à Salins dans le Jura.

La maison élevée au 1, rue Ernest Bousson dans les années 1880-1890, alignée sur la voie publique, marque encore aujourd'hui par son volume cubique, libre de toute mitoyenneté, un angle de l'espace monumental autour de l'Hôtel de ville. Fonctionnalité et décor s'y ajustent de façon habile par l'emploi du conduit de cheminée placé dans l'axe médian de la façade et support d'une guirlande et du chiffre B, peut-être celui du premier propriétaire.



Architecture privée au XIX^e siècle

LES VILLAS

Le développement des “villas” à Chatou et Croissy participe de ce mouvement architectural propre au XIX^e siècle qui fait se multiplier les résidences péri-urbaines. La proximité de la capitale, rendue plus proche encore par la création du chemin de fer en 1837, le démembrement des grandes propriétés qui permit une nouvelle distribution parcellaire et le caractère agreste de la région contribuèrent à la prolifération de ces constructions de villégiature qui permettaient une plus grande liberté dans le choix du style architectural.



Cette villa, 2, avenue du Château Bertin à Chatou, fut construite en 1857 par l'architecte Chatelet pour Louis Adrien Moisant sur l'emplacement du premier château de la seigneurie de Chatou. Le volume cubique accentue la pureté de la composition symétrique où la travée centrale en léger ressaut est couronnée d'un ample fronton curviligne. Le style architectural, la végétation environnante et la proximité de la Seine concourent à donner à cette construction une inspiration néo-palladienne.

Architecture privée au XIX^e siècle

LES VILLAS

La maison du 6, rue Camille Perier à Chatou, fut construite dans les années 1880-1890. Sur un soubassement en meulière, la brique et la pierre participent d'un style classique à la "française". Le pavillon latéral s'impose par son toit à forte pente et ses lucarnes superposées. La disproportion architecturale de celles-ci par rapport à la demeure s'explique par une mise à l'échelle avec l'Hôtel de ville tout proche.



Le pavillon dit de "Gabrielle", 4, allée des Tilleuls à Croissy, fut élevé autour des années 1830 par le marquis d'Aligre afin de rappeler le souvenir d'un des multiples pavillons de chasse d'Henri IV. Conçu comme une fabrique de jardin, ce bâtiment concentre des effets gothicisants : rosace, fenêtre à meneaux, festons et arcs en accolades. Aujourd'hui demeure privée, il conserve toujours les armes du marquis d'Aligre au-dessus de la porte d'entrée. Il s'agit certainement d'un des édifices néo-gothiques les plus précoces de l'Ile-de-France et il mérite à ce titre une grande attention.



Architecture privée au XIX^e siècle

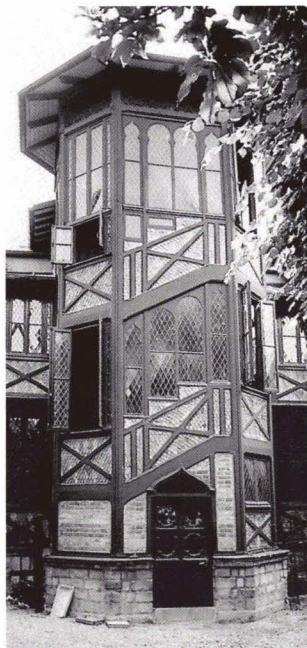
LES VILLAS



Maison élevée vers 1880-1885 par les architectes Henri Bunel et Ewald à Croissy. Cette construction est un bon exemple de "gothique raisonné" où s'intègrent habilement tout à la fois les éléments de structure et de décor. A la façade principale, le développement du pignon terminé par un fleuron fait écho aux deux lucarnes, elles aussi sommées de fleurons à l'origine. Les linteaux à crose des fenêtres forment solin. Le décor est essentiellement constitué par un réseau losangé de briques bichromes en référence aux manoirs de Sologne, du Val de Loire ou de Normandie de la fin du Moyen âge. La demeure publiée en 1885 dans un recueil d'architecture était en outre ornée d'un faîtage ajouré et d'épis de zinc qui allégeaient sa silhouette. La qualité et la rigueur de l'agencement général indique l'influence des théories de Viollet-le-Duc.

Architecture privée au XIX^e siècle

LES VILLAS



La construction actuelle, à Croissy, est le résultat de l'agrandissement d'un bâtiment du début du XIX^e siècle par l'architecte Franz Bauer en 1873. Les fenêtres à arcs outrepassés du corps de bâtiment latéral et de l'escalier en pan-de-bois hors-œuvre, ainsi que les tons vifs de la véranda, confèrent à cette habitation un caractère exotique. Ce style, en vogue au XIX^e siècle, est ici mis en œuvre par un architecte qui travailla aussi à Madagascar.



Cette demeure, 2, avenue des Tilleuls à Croissy, construction néo-gothique datée de 1888, doit son caractère stylistique tant à ses éléments architecturaux - arc en accolade, fenêtres à meneaux, baies trilobées - qu'à sa composition. En effet, la demeure est conçue à partir de volumes juxtaposés qui produisent une silhouette "tourmentée" (haut pignon et tour hors-œuvre). L'effet gothique est également renforcé par la couleur rouge de la brique.

Architecture privée au XIX^e siècle

LA MAISON PITTORESQUE

Le caractère particulier des communes de Chatou et Croissy qui oscille entre ville et campagne, agglomération urbaine et lieu de villégiature, a favorisé la production de maisons de taille modeste mais qui usent d'une certaine liberté architecturale. Les exemples pittoresques rencontrés ici proviennent tout autant du mythe de la hutte primitive, remis au goût du jour dès le XVIII^e siècle par l'abbé Laugier, que du thème de la maison vernaculaire utilisant des techniques constructives régionalistes. Ces réalisations témoignent également de la diffusion durant la seconde moitié du XIX^e siècle des compositions et des motifs utilisés également dans l'architecture thermale et balnéaire.



A Croissy, quai de l'Ecluse, la maison qui fait partie de l'école anglaise présente une grande parenté avec les façades de certains chalets de Maisons-Laffitte, construits dans la première moitié du XIX^e siècle. Guirlandes et motifs sculptés, céramiques bleues, bois découpé du balcon et de la toiture composent un ensemble décoratif qui allie raffinement de la mise en œuvre et pittoresque de l'effet.



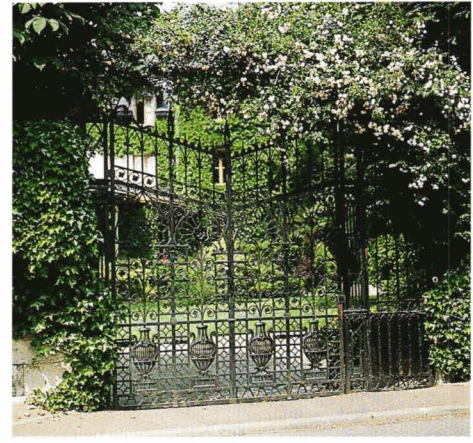
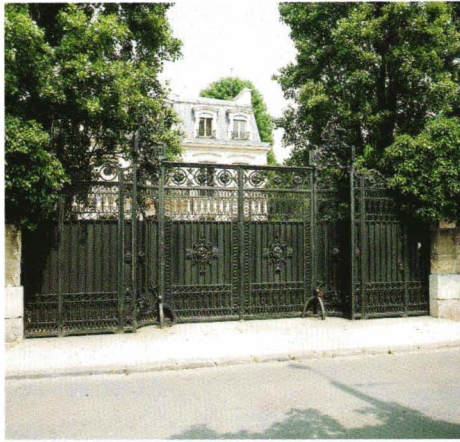
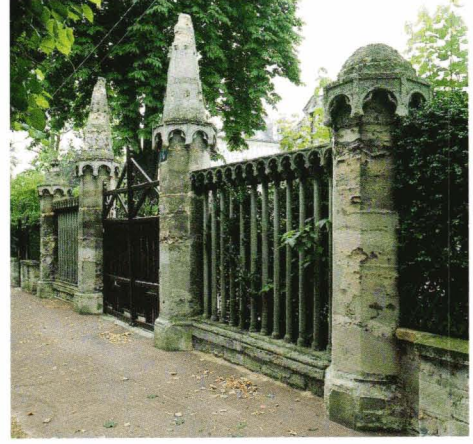
La structure en bois écoté de la maison située 29, rue Georges Clemenceau à Chatou, évoque la ramure d'un arbre. On a là un exemple de "maison fabrique" que l'on attendrait plus logiquement dans un parc de château ou de grande demeure. Ce type de construction, dont un des promoteurs les plus renommés en région parisienne fut l'architecte Tricotet, connut une grande vogue de la fin du XIX^e siècle jusque dans les années 1930.

Le pignon sur rue de la maison, 7, avenue Joffre à Chatou, présente une élévation dont le parement combine la mise en œuvre vernaculaire du pan-de-bois, agrémenté ici d'une utilisation en arêtes de poisson des briques bichromes, et l'utilisation de garde-corps que l'on retrouve aussi dans l'architecture balnéaire. Probablement érigé autour des années 1890, c'est un exemple d'un certain éclectisme architectural hors des références historiques.

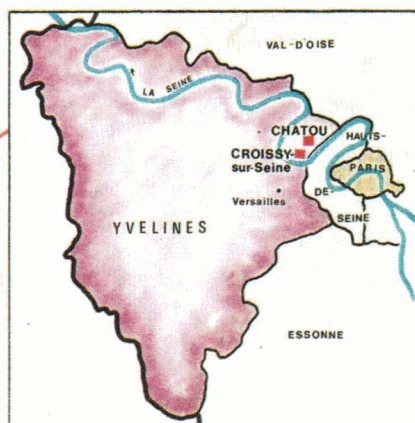
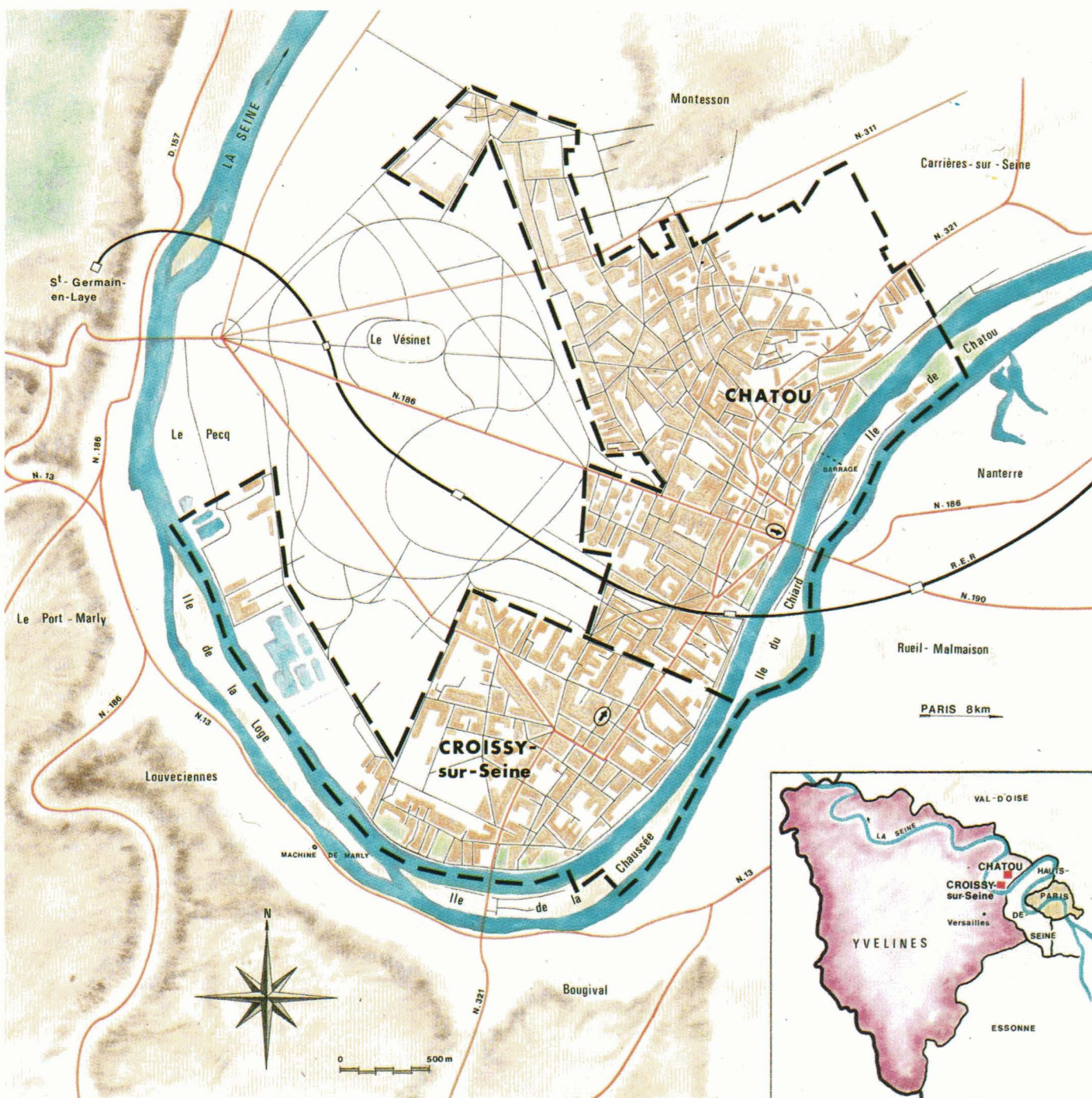
Architecture privée au XIX^e siècle

LES CLÔTURES

Les clôtures constituent des éléments auxquels architectes et constructeurs du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle apportent un soin particulier. Leurs publications dans les recueils et revues d'architecture aux côtés des plans et des élévations des maisons montrent bien tout l'intérêt qu'on leur porte. Si leur fonction est de délimiter l'espace privé et de le protéger du passage de la rue ou de l'avenue, elle doit aussi laisser voir la demeure jusqu'à un certain point et lui servir de faire valoir en s'accordant avec son style.



Selon l'importance de la maison, celle-ci sera introduite par une simple porte piétonne protégée par un auvent ou par un large portail encadré de piliers et flanqué d'une ou même de deux portes piétonnes. Muret de pierre à revêtement rocaillé, alliance du calcaire et de la meulière, grille plus ou moins ouvragée scandée de piliers de maçonnerie, la plus grande diversité règne : parfois inspirées par un style historique (pavillon Henri IV, Croissy), par des exemples contemporains comme les grilles du parc Monceau (avenue Brimont, Chatou) ou par l'Art nouveau (rue Sarrail, Chatou), les variations sur le thème de la clôture peuvent aussi prendre la forme d'une palissade à double vantaux (rue de Beauregard, Chatou), être création pure (rue d'Aligre, Chatou) ou chef-d'œuvre de serrurerie (quai de l'Écluse, Croissy).



LA MAISON FOURNAISE, LIEU DE MÉMOIRE, MUSÉE



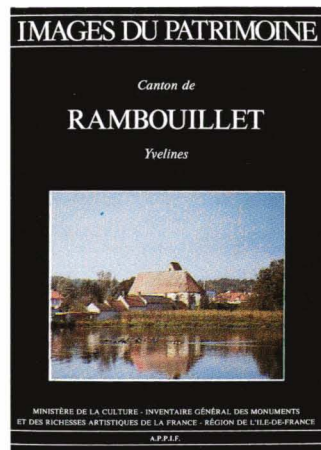
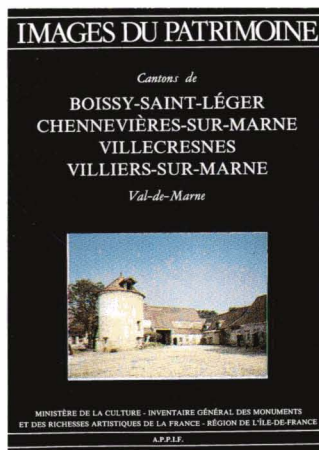
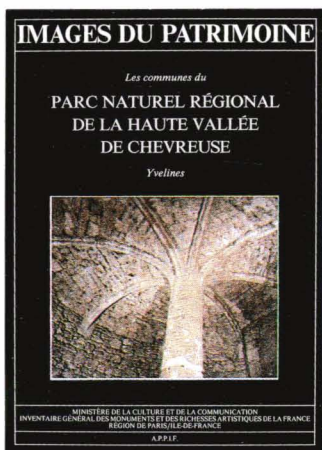
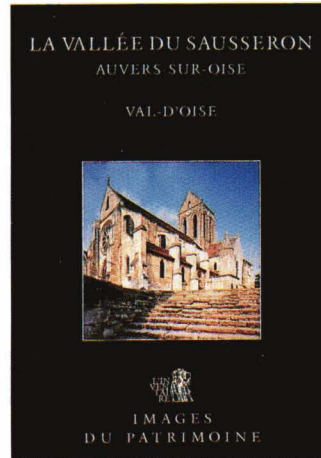
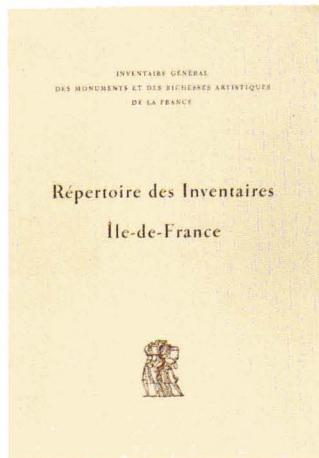
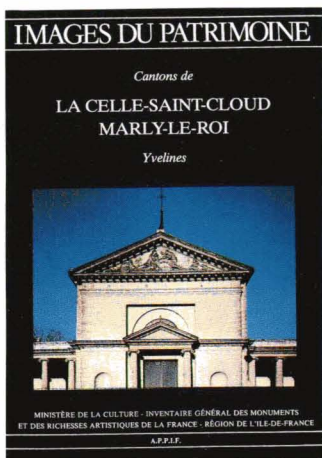
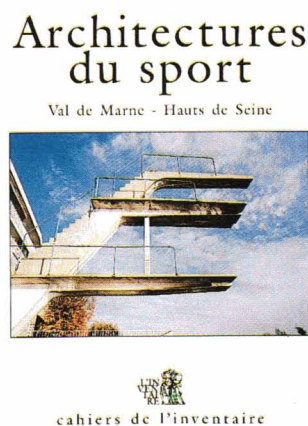
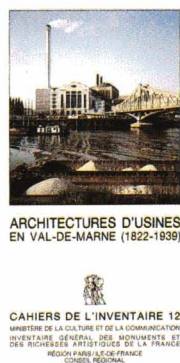
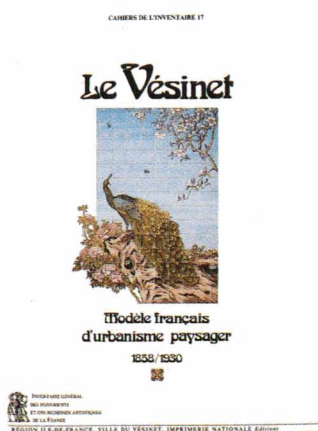
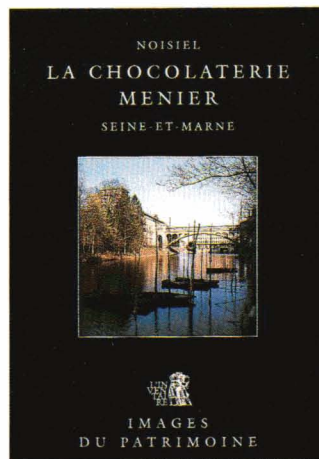
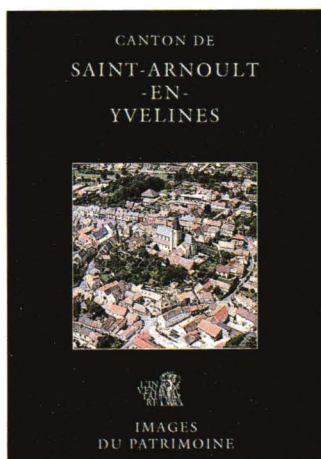
Sise dans l'Île des Impressionnistes de Chatou, la Maison Fournaise est connue des amateurs d'art du monde entier. De 1868 à 1884, Pierre-Auguste Renoir est l'hôte régulier du Restaurant Fournaise, ouvert en 1860. *"J'étais toujours fourré chez Fournaise, j'y trouvais autant de superbes filles à peindre que je pouvais en désirer"*. En 1880, il écrit à un ami : *Je suis retenu à Chatou à cause de mon tableau. Vous serez bien gentil de venir déjeuner. Vous ne regretterez pas votre voyage, c'est l'endroit le plus joli des alentours de Paris.* Le tableau en question est "Le Déjeuner des Canotiers" qui ne doit pas faire oublier la trentaine d'autres toiles peintes par Renoir à Chatou comme le portrait d'Alphonse père savourant sa pipe après son absinthe du soir, ou celui de sa fille, aujourd'hui au Musée d'Orsay. **Depuis 1990, La Maison Fournaise abrite à nouveau un restaurant géré par un concessionnaire privé et, depuis le mois d'octobre 1992, un musée Municipal. Celui-ci a pour vocation d'organiser des expositions destinées à faire revivre l'esprit de l'époque impressionniste, ou consacrées à la découverte de petits maîtres oubliés de la peinture.** Ses collections, hors expositions temporaires, comprennent des œuvres de Pierre-Auguste Renoir, de Maurice Leclair, qui peignit en 1876 une huile sur bois représentant le Restaurant Fournaise juste avant l'édification du balcon, cadre du "Déjeuner des Canotiers", et de Maurice Réalier Dumas, auteur des fresques "Les Quatre Ages de la Vie" à l'extérieur du bâtiment. Enfin, elles évoquent l'activité des peintres André Derain et Maurice de Vlaminck, dont l'atelier se trouvait entre 1900 et 1905, dans une salle délabrée du Restaurant Levaneur, qui jouxte la Maison Fournaise.

Benoît NOËL
Conservateur du Musée

Le Musée est ouvert du Mercredi au Dimanche de 11 h à 17 h
Renseignements au 34.80.63.22

PUBLICATIONS POUR LA RÉGION ILE-DE-FRANCE

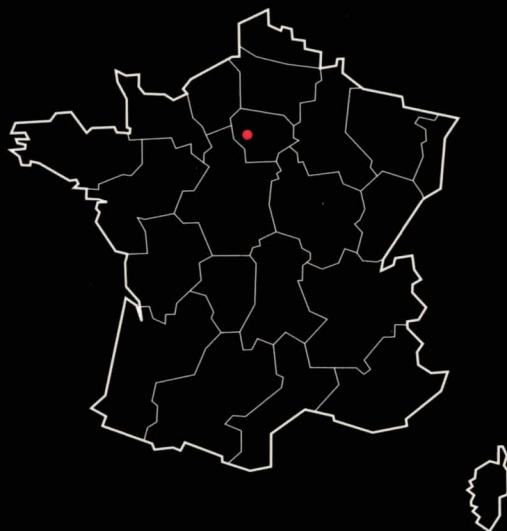
En vente au Service régional de l'Inventaire général en Ile-de-France
Direction régionale des Affaires culturelles
Grand Palais - Porte C - 75008 PARIS
Tél. 42 99 44 30 ou 42 99 44 46



Le passé lointain de Croissy et de Chatou s'inscrit dans plusieurs monuments civils ou religieux désormais consacrés par la tradition, de la chapelle Saint-Léonard - Saint-Martin de Croissy au nymphée de Chatou. De plus, une tradition de villégiature qui remonte au XVII^e siècle, s'amplifie au cours du XIX^e siècle et confère au territoire de ces deux communes sa pittoresque physionomie actuelle.

Des berges de la Seine ou le long des rues tranquilles, le promeneur pourra aller à la découverte des richesses d'un patrimoine insoupçonné, vieux d'à peine un siècle : celui des villas, chalets, demeures qui témoignent de tout un art de vivre dans une campagne proche de Paris. La variété de leurs styles, de leur décor, de la mise en œuvre des matériaux y réservent d'intéressantes surprises.

Au fil des pages illustrées de plus de cent photographies et de textes inédits, l'amateur d'art est ainsi convié à regarder d'un œil nouveau l'architecture familière de son cadre quotidien.



L'Inventaire recense, étudie et fait connaître
le patrimoine artistique de la France.

Les Images du Patrimoine présentent une sélection des plus beaux monuments
et œuvres de chaque région.

